

# ILS ÉTAIENT COMME DES GÉANTS

Leurs parents étaient japonais,  
ils étaient américains et ils ont libéré l'Europe...

L'histoire vraie de ces héros oubliés  
de la Seconde Guerre mondiale

## Du même auteur

*Ils étaient un seul homme. L'histoire vraie de l'équipe d'aviron  
qui humilia Hitler, La Librairie Vuibert, 2014.*

Daniel James Brown

ILS ÉTAIENT  
COMME DES GÉANTS

Traduit de l'américain par Grégory Martin

BUCHET • CHASTEL

Titre original

*Facing the Mountain – A True Story of Japanese American Heroes in World War II*

Éditeur original

Viking, New York, 2021.

© Golden Bear Endeavors, LLC, 2021.

Pour l'avant-propos © Thomas K. Ikeda, 2021

La correspondance entre Hiro Higuchi et son épouse Hisako Higuchi est reproduite avec l'aimable l'autorisation de Royce Fukunaga.

La correspondance entre les membres de la famille Saito est reproduite avec l'aimable autorisation du Japanese American National Museum.

Cartes réalisées par Jeffrey L. Ward

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023

ISBN 978-2-283-03586-3

*À Kats, Rudy, Fred et Gordon  
Et à tous ceux qui ont brandi haut le flambeau de la liberté  
Et nous ont conduits par-delà la montagne  
quand les ténèbres ont surgi.*



« En fait, je pense à tous ces gars qui ne sont pas revenus,  
j'espère qu'ils nous regardent depuis là-haut et que, eux aussi,  
ils se réjouissent en se disant :  
“Regardez ce que nous avons fait.” »

Rudy Tokiwa, 24 mars 2002





## Avant-propos de Tom Ikeda

Il y a vingt-huit ans, en 1995, avec l'aide de bénévoles, j'ai entrepris d'enregistrer et de rendre accessibles au public les récits de vie de nos aïeux nippo-américains incarcérés pendant la Seconde Guerre mondiale. Nous avons dénommé ce projet *Densho*, du japonais signifiant « laisser un héritage pour les générations futures ». À l'époque, mon père m'avait assuré, d'une voix douloureuse, que c'était une mauvaise idée. Les membres de la communauté voulaient avant tout oublier les années de guerre et les souffrances qu'ils avaient endurées.

C'est ainsi que s'engagea une longue discussion avec un homme qui me disait rarement ce que je devais faire. À la fin de la conversation, je lui indiquai qu'il me fallait poursuivre mon projet avec l'espoir qu'il se rangerait à mon avis. Car ce moment de l'histoire américaine était rarement enseigné à l'école et trop peu de personnes avaient jamais entendu parler de l'incarcération de 120 000 Nippo-Américains. Ceux qui avaient vécu cette expérience étaient au soir de leur vie. Nous devions écouter et enregistrer leur histoire. Quand mon père vit que j'allais réellement interviewer les témoins, il me mit en garde, m'invitant à garder à l'esprit ceci : « Il existe de profondes divisions dans notre communauté et certains ne souhaitent pas en parler. Sois délicat et ne juge pas en te fondant sur ce que tu penses savoir. La vie peut basculer rapidement. »

Au cours des années qui ont suivi cet échange, mon père est devenu mon meilleur conseiller. Il a même accepté d'être interviewé et a été un lien privilégié entre Densho et les Nippo-Américains les plus âgés, précisément ceux qui étaient les plus réticents à l'idée de partager leur histoire.

Vingt ans plus tard, par une journée ensoleillée, je me tenais sur une scène dressée en plein air afin de recevoir une distinction remise par le maire de Seattle. Elle récompensait le travail de Densho pour la préservation et la transmission de notre histoire. L'estrade se trouvait devant la célèbre fresque de l'artiste nippo-américain Paul Horiuchi, une mosaïque en verre de 5 mètres de haut sur 19 de large aux couleurs vives. Lors d'une interview que j'avais menée six ans auparavant avec sa veuve, j'avais appris qu'en raison de ses origines, Paul avait eu du mal à trouver du travail quand ils vivaient dans le Wyoming. Son épouse et lui étaient si pauvres que lorsqu'ils rendaient visite aux membres de leur famille internés au camp de concentration de Minidoka dans l'Idaho, Bernadette était jalouse des enfants qui mangeaient des repas chauds, avaient un toit et pouvaient boire du lait. Je me souviens de m'être senti mal à l'aise en écoutant Bernadette évoquer cela. Puis j'ai réalisé encore plus intensément combien ces années avaient dû être difficiles pour sa famille. Mon père avait raison quand il me conseillait d'écouter et de ne pas juger.

Quand j'ai détourné le regard de la fresque et que j'ai scruté l'assistance pour chercher des yeux mon père de 88 ans, mon attention a été retenue par les lignes gracieuses des arches de Yamasaki, des arches néogothiques hautes de 150 mètres qui ont été conçues par l'architecte originaire de Seattle, Minoru Yamasaki pour l'Exposition universelle de 1962. Elles devaient être temporaires. Elles étaient pourtant si belles qu'elles sont restées et figurent à présent parmi les monuments notables de la ville. Non sans ironie, deux des autres créations de Yamasaki qui, elles, étaient censées être permanentes, les tours jumelles du World Trade Center à New York, ont été détruites par des terroristes le 11 septembre 2001. Au cours des jours et des mois qui suivirent ces attentats, je me rappelle à quel point les Nippo-Américains étaient horrifiés en voyant les musulmans et les Arabo-Américains être attaqués, ostracisés, et traités comme des ennemis, à l'instar de ce qu'avaient vécu nos parents et nos grands-parents pendant la Seconde Guerre mondiale. Puis je me suis souvenu des mots de mon père : « La vie peut basculer rapidement. »

Lors de la cérémonie, le maire de Seattle a présenté le travail de Densho avant de me donner la parole. J'ai commencé mon propos en dédiant la récompense à mon père, dont, tout le temps où je parlais, je cherchais le visage dans la foule. Je l'ai finalement aperçu en train de me faire signe au troisième rang en partant du fond, sur un côté. J'imagine qu'il s'était assis à un endroit isolé pour ne pas prendre le siège d'un officiel, sans réaliser que ce jour-là, c'était lui la personne la plus importante.

Quand je suis retourné m'asseoir, j'ai pris place à côté d'un autre impétrant, Daniel James Brown, un homme discret à la voix douce, distingué ce jour-là pour le livre qu'il avait consacré à l'équipe d'aviron locale, *Ils étaient un seul homme*, un de mes ouvrages préférés. J'admirais son talent de conteur et mesurais l'importance des recherches historiques qu'il avait menées. Nous avons sympathisé immédiatement quand nous avons réalisé que nous avons tous les deux travaillé pour Microsoft au même moment puis quitté l'entreprise pour vivre notre passion. Dan me dit ensuite qu'il était intéressé depuis longtemps par le sort des Nippo-Américains durant la Seconde Guerre mondiale et qu'il pensait à ce sujet pour son prochain livre. Juste avant la fin de la cérémonie, nous avons échangé nos cartes de visite et nous sommes promis de rester en contact.

Cinq ans plus tard, me voici en train d'écrire l'avant-propos au livre qui est né, du moins en partie, de cette conversation. Dan et moi avons passé des heures ensemble, en compagnie de l'historien de Densho Brian Niiya, échangeant des idées et des propositions pour faire en sorte que l'ouvrage soit, d'un point de vue historique, le plus précis possible, s'appuyant sur une série de témoignages de Densho et d'autres archives à Hawaï et en Californie. J'ai suivi le travail de Dan et de son épouse, Sharon, qui ont passé de nombreuses années à mener des recherches et à voyager pour acquérir une connaissance approfondie de ce qu'avaient vécu les Nippo-Américains pendant la guerre. À un point tel que les moments passés avec Sharon et Dan m'ont permis d'en apprendre davantage. J'ai pris beaucoup de plaisir à découvrir la vie des aumôniers du 442<sup>e</sup> régiment d'infanterie à travers leur correspondance. Quel bonheur de retrouver Fred Shiosaki, Rudy Tokiwa et Gordon Hirabayashi, des hommes qui avaient généreusement passé des heures avec moi quand j'avais recueilli leurs témoignages et dont les histoires font désormais partie du livre de Dan !

Aux débuts de Densho, je rêvais que les histoires que nous rassemblions aident à lutter contre les injustices. *Ils étaient comme des géants*

nous arrive en une époque troublée, en une époque où notre empathie est plus que jamais nécessaire afin de guider les choix que nous ferons. Ce livre va ouvrir des cœurs. Merci, Dan.

TOM IKEDA

Tom Ikeda est le directeur exécutif de Densho, une organisation à but non lucratif dont la mission est de collecter, préserver et rendre accessible l'histoire des Nippo-Américains, ainsi que de promouvoir la justice sociale et l'égalité des droits.

## Note de l'auteur

En avril 1946, dans l'immédiat après-guerre, George Orwell a écrit : « Le langage politique – et à quelques variantes près, c'est le cas pour tous les partis politiques, des conservateurs aux anarchistes – est conçu pour rendre les mensonges crédibles et le meurtre respectable. »

Les événements au cœur de ce livre illustrent parfaitement son propos. Quand le gouvernement américain a déplacé des dizaines de milliers de Nippo-Américains de leur domicile et les a internés loin de tout, dans des camps sordides, il a justifié ces actions avec un langage destiné à expurger, euphémiser, masquer et déformer un certain nombre de faits concrets et déplaisants. Les dirigeants politiques et militaires ont qualifié le déplacement forcé de citoyens d'« évacuation ». Ils ont désigné les parents de ces citoyens, dont la plupart vivaient aux États-Unis depuis des décennies, par la formule d'« ennemis étrangers ». Ils ont décrit les champs de foire et les hippodromes où ces citoyens ainsi que leurs parents ont d'abord été confinés derrière des barbelés comme des « centres de rassemblement ». Ils ont nommé « centres de déplacement » les structures d'hébergement où plus d'une centaine de milliers de personnes ont vécu toute la guerre, entassées dans des baraques spartiates au milieu du désert. La presse de l'époque a adopté presque unanimement cette terminologie et les auteurs des livres d'histoire au cours des décennies suivantes s'en sont fait l'écho.

Pour raconter une histoire vraie, on doit utiliser les mots justes, et je me suis donc évertué au fil de mon récit à remplacer ces euphémismes par des termes plus honnêtes. Par exemple, je qualifie parfois les installations décrites plus haut de « camps de concentration ». Nul, à aucun moment, ne doit prendre cela comme signifiant qu'il ait jamais existé quelque équivalence que ce soit entre ces endroits et les camps de la mort et de travail forcé de l'Allemagne nazie, comme Auschwitz ou Dachau. Absolument rien dans l'histoire moderne et contemporaine n'équivaut à l'horreur qui s'est déroulée dans ces lieux. Mais il demeure que les « centres de rassemblement » et les « centres de déplacement » étaient, dans les faits, des camps de concentration américains, quelle que soit la définition que l'on en donne.

J'ai également veillé à être aussi précis et honnête que possible en restituant certaines conversations. Tous les dialogues apparaissant dans cet ouvrage sont directement extraits de transcriptions d'interviews ou d'autres sources primaires, et sont donc fidèles non seulement aux mots qui ont été prononcés, mais à la manière dont ils l'ont été. Ce point doit être souligné, en particulier parce que certains des personnages que vous allez croiser dans ces pages parlaient le créole hawaïen, connu dans les îles sous le nom de « pidgin ». Pour les profanes, ce langage peut sembler grossier ou même traduire un manque d'éducation. Ce n'est pas le cas. C'est simplement le langage chaleureux et familier issu du melting-pot culturel qu'est Hawaï. Combinant des mots et des expressions de l'anglais, du portugais, de l'hawaïen, du cantonais, du japonais, du coréen, du tagal et d'un peu d'espagnol, il est un moyen pratique de communication qui se joue des frontières raciales et linguistiques. Cette langue relie en un tout la grande *'ohana*, la « famille », hawaïenne. Et, comme vous allez le voir, elle tient, elle aussi, un rôle dans l'histoire que vous vous apprêtez à lire.

## Prologue

« Nous avons fait des sacrifices. Cela veut dire :  
“Je l’ai gagné, ne pensez pas que vous me le devez.  
C’est exactement cela : nous l’avons gagné.” »

Fred Shiosaki

L’un des nombreux plaisirs qu’il y a à écrire un livre comme celui-ci est de rencontrer les personnes exceptionnelles qui ont vécu l’histoire que vous vous apprêtez à raconter. D’habitude, on n’entre en contact avec elles que virtuellement, à travers leurs lettres, leurs journaux intimes ou les enregistrements vidéo qu’elles ont laissés derrière elles. Parfois, si on a de la chance, on peut faire leur connaissance en personne.

Ce fut le cas en 2018, lors d’un splendide après-midi typique d’Hawaï, quand mon amie Mariko Miho m’a fait pénétrer dans le Maple Garden Restaurant du quartier McCully-Mo‘ili‘ili d’Honolulu. L’endroit était plein du fracas des plats et des arômes chauds qui s’élevaient d’un buffet disposé le long d’un mur. La plupart des clients qui faisaient la queue devant les plats se trouvaient là en raison de la réduction offerte aux personnes âgées. Nous étions ici pour les convives.

Mariko m’a entraîné à l’arrière du restaurant où une demi-douzaine de messieurs aux cheveux blancs, tous nonagénaires, étaient assis

autour de deux grandes tables rondes en compagnie de leurs épouses et de leurs enfants. Mariko me présenta à tout le monde. On me sourit et me fit quelques petits signes un peu timides, puis les conversations reprirent. Mariko m'invita à m'asseoir à côté de deux des messieurs qu'elle me présenta comme Roy Fujii et Flint Yonashiro. C'étaient des anciens combattants du 442<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Pendant la Seconde Guerre mondiale, ce régiment avait combattu en Europe avec un tel courage qu'à la fin de la guerre, l'unité était une des plus décorées de l'histoire américaine. Roy et Flint se connaissaient et prenaient soin l'un de l'autre depuis au moins soixante-quinze ans. C'est ensemble qu'ils avaient combattu, ensemble qu'ils avaient perdu des amis, ensemble qu'ils avaient souffert, ensemble qu'ils avaient traversé l'enfer.

Très vite, ils me régalerent d'histoires, et je les abreuvai de questions. Roy m'expliqua patiemment comment ajuster l'élévation d'un obusier de 105 millimètres. Tous deux évoquèrent le son terrifiant des obus d'artillerie en approche, les barres de friandises qu'ils avaient distribuées à des enfants affamés en Italie, leurs baignades dans la Méditerranée, et les précautions à prendre pour avancer entre la vie et à la mort à travers les champs de mines en Allemagne. Je sortis des cartes et aussitôt les deux hommes se penchèrent dessus, échangeant leurs impressions avec enthousiasme, indiquant les particularités du terrain en France – des montagnes qu'ils avaient gravies, les traversées de cours d'eau où certains de leurs amis avaient trouvé la mort. Nous avons parlé pendant une heure, voire plus, et pendant toute la conversation, ils avaient l'un et l'autre les yeux tellement brillants et les idées si claires, ils étaient si vivants qu'on aurait pu croire qu'ils avaient davantage 20 ans et des poussières que 90 ans passés. C'était facile de deviner quels hommes de cœur enthousiastes et audacieux ils avaient été autrefois.

Quand le déjeuner prit fin et que les anciens commencèrent à repousser leur siège, les membres des familles se bousculèrent afin de récupérer les déambulateurs et les cannes. Les filles, qui étaient elles-mêmes sexagénaires, se précipitèrent pour aider leur père à se relever. Les fils dégageaient le passage pour les fauteuils roulants. Quand Roy Fujii se releva, il chancela légèrement. Il y avait une chaise entre lui et la porte et il n'était pas certain que Roy l'ait vue. Plus vite que je n'aurais pu le faire, Flint Yonashiro, 94 ans, sauta sur ses pieds, courut autour de la table, écarta la chaise du passage, aida Roy à se tenir debout et lui tendit sa canne.



Ce n'était pas grand-chose, mais je ne l'oublierai jamais. Cela résumait en un geste tout ce que j'ai appris à propos non seulement de cette demi-douzaine d'hommes, mais également de milliers de leurs semblables. Pendant trois quarts de siècle, à travers tout le pays, ils s'étaient réunis, lors de déjeuners, de dîners ou de *lū'au*, les fêtes traditionnelles à Hawaï, chez eux, dans des restaurants ou dans les locaux d'associations d'anciens combattants, avec le besoin d'être de nouveau ensemble, le besoin de se montrer à quel point ils s'aimaient, le besoin de prendre soin les uns des autres, comme le font des frères. Quand ils quittèrent le restaurant cet après-midi-là, des inconnus les laissèrent passer, et une vague de vénération muette envahit la pièce. Nous savions tous que, désormais, ils ne seraient plus avec nous pour très longtemps, et nous souhaitions tous que cela ne fût pas le cas. Et c'est la raison pour laquelle, en cet endroit, j'ai pris la décision – grâce à l'aide précieuse de certains d'entre eux, de leurs enfants, de leurs amis et de leurs compatriotes – de raconter leur remarquable histoire du mieux que je le pourrais.

Certains venaient de bourgades, d'autres de grandes villes. Certains étaient originaires de petites fermes familiales dans l'Ouest américain, d'autres de plantations d'ananas et de cannes à sucre à Hawaï. Dans l'ensemble, ils avaient grandi comme d'autres garçons américains, entre matchs de base-ball ou de football et séances de cinéma le samedi après-midi. Ils jouaient dans les fanfares lors de la fête nationale, s'amusaient dans les foires locales, mangeaient des burgers avec des frites, bricolaient ensemble sous les capots des voitures, et écoutaient des airs de swing à la radio. Ils prévoyaient d'aller à l'université, de travailler dans l'entreprise familiale ou de s'occuper de la ferme plus tard. Ils lorgnaient les jolies filles aux livres serrés contre la poitrine dans les couloirs du lycée. Ils étudiaient l'histoire américaine et la littérature anglaise, ils suivaient des cours d'éducation physique ou d'enseignement manuel et technique, en attendant avec impatience le week-end. Et en cet automne-là, alors que les fêtes de fin d'année approchaient, il semblait que le monde entier s'offrait à eux.

Pourtant, au cours des heures que dura l'attaque japonaise contre Pearl Harbor ce 7 décembre 1941, tout cela bascula. Quelques jours après, le FBI frappait à leur porte, perquisitionnait leur domicile, emmenait leurs pères dans des endroits dont nul ne savait rien. Quelques semaines plus tard, beaucoup d'entre eux verraient leurs parents immigrés être contraints de vendre leur maison pour une bouchée de pain et de fermer l'entreprise qu'ils avaient passé des dizaines d'années à

bâtir. Encore quelques mois, et des dizaines de milliers d'entre eux ou des membres de leur famille vivraient dans des baraques derrière des barbelés.

En dépit de leur américanité, les événements traumatisants de ce mois de décembre remirent en pleine lumière quelque chose qu'ils avaient toujours su : leur place dans la société américaine demeurait précaire. Des millions de leurs concitoyens les considéraient avec une animosité effrénée, fruit de décennies de discours anti-asiatiques déversés par la presse et éruptés par les responsables politiques. Des arrêtés municipaux décidaient de là où ils pouvaient et ne pouvaient pas vivre. Les syndicats bloquaient régulièrement leur embauche dans les secteurs qu'ils contrôlaient. Les commerçants leur interdisaient l'entrée de leurs magasins, selon leur bon vouloir. Des lieux publics leur étaient parfois fermés. Des réglementations locales empêchaient leurs parents de posséder des biens fonciers. Dans de nombreux États, ils n'étaient pas autorisés à épouser quelqu'un d'une autre couleur de peau. Le gouvernement ne permettait pas à leurs parents de devenir des citoyens.

Il n'y avait pas de chemin tout tracé pour ces jeunes gens, ni de bonne ou de mauvaise façon de mener leur vie. Certains d'entre eux lanceraient des campagnes d'objection de conscience pour protester contre la suspension de leurs droits constitutionnels. D'autres, des milliers d'entre eux, serviraient dans l'armée et certains mourraient au combat en Europe, s'efforçant de prouver leur loyauté à l'égard des États-Unis. Tant de mères s'effondreraient en larmes en voyant des officiers, le visage fermé, franchir les barbelés pour leur annoncer une terrible nouvelle. Mais à la fin de leurs jours, tous ou presque – qu'ils se soient battus les armes à la main ou devant les tribunaux – seraient au nombre des héros américains.

L'histoire de ces jeunes gens – les combattants Nisei de la Seconde Guerre mondiale, parmi les Américains les plus courageux qui aient jamais existé – et la manière dont ils ont montré au monde, par leurs seuls actes, ce qu'être américain signifie, sont au cœur de ce livre. Mais celui-ci raconte aussi l'histoire de leurs parents immigrés, les Issei, qui, comme d'autres immigrés avant eux – venus d'Irlande ou d'Italie, d'Afrique du Nord ou d'Amérique latine –, ont été confrontés à la suspicion et aux préjugés dès qu'ils ont posé le pied en Amérique. Il raconte également comment ils se sont acharnés à gagner leur place dans l'histoire américaine, s'épuisant à des tâches serviles de l'aube au crépuscule, supportant en silence les discriminations et les insultes racistes, s'évertuant à apprendre la langue, créant des entreprises, cultivant la terre, fondant des familles unies, éduquant leurs enfants, bâtissant leur foyer. Il raconte les épouses, les mères et les

sœurs qui ont préservé l'unité des familles dans des conditions extrêmes. Il raconte le sort des premiers Américains à avoir subi, après les Cherokee en 1838, des déplacements forcés, la privation de leurs moyens d'existence, et un internement de masse.

Mais en définitive, ce n'est pas une histoire de victimes. C'est bien davantage une histoire de vainqueurs, d'hommes et de femmes qui se sont battus, sont restés debout, ont défendu leurs principes, sacrifié leur vie, ont souffert, pour finir par l'emporter. Ce récit célèbre de jeunes Américains qui n'ont eu d'autre choix que de faire ce que leur sens de l'honneur, de la loyauté et de la justice leur disait de faire, de cultiver le meilleur d'eux-mêmes, d'embrasser les exigences dictées par leur conscience, de laisser leur foyer et leur famille derrière eux, de partir la fleur au fusil, d'affronter l'ennemi et de conquérir les montagnes de malheur qui les attendaient en chemin.



Première partie

**LE CHOC**



# 1.

« Si jamais je croise un soldat japonais,  
je lui mettrai ma main dans la gueule  
et mon pied dans les couilles. »

Ted Tsukiyama,  
étudiant à l'université d'Hawaï,  
7 décembre 1941

Katsugo « Kats » Miho était de ces gamins qu'on ne pouvait s'empêcher d'aimer. Et, ce qui ne gâchait rien, il était plutôt beau garçon. Avant même qu'il ne revête l'uniforme, les étudiantes de l'université d'Hawaï le trouvaient sacrément séduisant – « Un Cary Grant japonais », disaient-elles de lui. En particulier quand, après avoir plaqué ses cheveux en arrière, il vous lançait ce sourire insouciant qui faisait son charme. Mais son magnétisme ne se résumait pas à son physique de star de cinéma. Il y avait cette main toujours tendue vers vous, le regard qu'il vous offrait, la manière dont il vous invitait à le suivre, l'air de dire : « Eh, qui es-tu ? T'as cinq minutes pour discuter le coup ? On fait un tour ? »

Il émanait de lui une grâce décontractée, un optimisme naturel, une confiance en soi insouciant qu'il était impossible d'ignorer.

En ces premières heures du 7 décembre 1941, il dormait encore dans son dortoir de la Atherton House d'Honolulu, un bâtiment majestueux

à la façade rose nacré qui ressemblait davantage à un manoir de la campagne anglaise qu'à un dortoir pour étudiants. Tandis que le soleil se levait sur O'ahu, l'île de l'archipel d'Hawaï où se trouve Honolulu, Kats s'agitait dans son lit, pensant à la journée qui l'attendait. Il avait l'habitude de se lever tard, mais le bruit courait parmi ses amis qu'il y avait un nouveau pasteur intéressant à l'église plus bas dans la rue. Et surtout, il avait eu vent que deux sœurs particulièrement jolies venues de l'île d'Hawaï (la grande île qui avait donné son nom à l'archipel) seraient au piano lors de l'office du matin. Il avait décidé d'aller y faire un tour avec quelques-uns de ses copains. Après l'office, il avait l'intention de réviser en vue des derniers examens qu'il lui restait à passer, et ensuite, il lui faudrait se préparer à retourner sur l'île de Maui pour les vacances de Noël.

Kats avait hâte de rentrer chez lui. Son premier semestre à l'université s'était très bien passé. Il suivait la formation militaire dispensée par le Corps d'entraînement de la réserve, s'était fait des amis sur le campus ainsi que dans son dortoir, obtenait de bonnes notes et s'amusaient comme un fou. Mais les plats de sa mère ainsi que la compagnie de ses frères et sœurs lui manquaient. Il était impatient de traîner sur la plage avec ses anciens camarades du lycée de Maui, ceux qui étaient passés des bancs du lycée aux plantations de cannes à sucre et d'ananas pour y travailler. Ils joueraient sans doute au football pieds nus ou bien feraient un barbecue sur la plage de Kihei, comme ils en avaient l'habitude quand ils étaient enfants.

À 6 h 26 ce matin-là, au moment même où Kats était en train de se réveiller, le USS *Antares*, un ravitailleur, arrivait dans la zone interdite à la navigation au large du port militaire d'Honolulu, Pearl Harbor, remorquant une barge d'acier de 500 tonnes. Dans la lumière brumeuse de l'aube, le capitaine Lawrence Grannis remarqua dans l'eau un étrange objet en forme de cigare à un peu plus d'un quart de mille de son tribord avant. Dans l'incertitude en raison de la faible luminosité, mais suspectant que l'objet pourrait être un sous-marin, Grannis contacta par radio le contre-torpilleur *Ward* tout proche pour demander au capitaine du navire, William Outerbridge, et à son équipage de tâcher d'en savoir plus. Au même moment, au-dessus des bateaux, volant dans un hydravion de la Navy, l'enseigne William Tanner remarqua lui aussi l'objet. Supposant qu'il s'agissait d'un sous-marin américain en difficulté, il lâcha deux fumigènes à proximité pour marquer sa position. Le *Ward* se dirigea vers la fumée en accélérant à 25 nœuds, avançant rapidement vers ce que bientôt tous purent discerner dans



la lueur naissante comme étant effectivement un sous-marin, mais un submersible assez étrange, de taille très réduite ; ce n'était définitivement pas un navire américain. À 6 h 45, le *Ward* ouvrit le feu et lança des grenades sous-marines. Le premier coup rata sa cible, le projectile passant au-dessus du submersible, mais le second toucha le navire exactement à la jonction entre le kiosque et la coque. Tout de suite, il commença à gîter et à couler. Presque simultanément, l'une des grenades sembla détoner directement sous lui et du fioul remonta à la surface, confirmant que le vaisseau avait été touché. À 6 h 54, le *Ward* transmit un message au capitaine de corvette Harold Kaminski, l'officier de service du 14<sup>e</sup> district naval à Pearl Harbor : « Avons envoyé charges profondes contre un sous-marin opérant dans la zone navale de défense. »

Surpris, Kaminski hésita, ne sachant pas s'il fallait y croire ou pas. À de nombreuses reprises, la présence de sous-marins hostiles avait été rapportée à tort au cours des mois précédents. Mais d'un autre côté, les nouvelles en provenance d'Asie orientale étaient de plus en plus inquiétantes depuis des semaines. Il saisit son combiné téléphonique et entama ce qui allait s'avérer être une interminable succession de coups de fil d'un officier à un autre pendant les heures suivantes. Petit à petit, la nouvelle de l'incident remonta lentement la chaîne de commandement jusqu'à atteindre l'amiral Husband E. Kimmel, le commandant en chef de la flotte du Pacifique.

Pendant ce temps-là, tout juste huit minutes après que le *Ward* eut transmis son message alarmant, à la station de radar mobile d'Opana de l'armée sur la côte nord d'O'ahu, le soldat de seconde classe George Elliott scrutait son oscilloscope sans pouvoir en croire ses yeux : sur l'instrument dernier cri, un énorme écho, bien plus gros que tout ce qu'il avait jamais observé, occupait un coin de l'écran. Il lui semblait que quelque chose ressemblant à une cinquantaine d'avions au bas mot volait en ligne droite depuis le nord, à environ 200 kilomètres de là. Effaré, il demanda au seul autre soldat de service, le seconde classe Joseph Lockard, de jeter un œil. Lockard scruta minutieusement l'écran, puis vérifia si l'instrument était en bon état de marche. Lui aussi n'avait jamais rien vu de semblable, mais il se dit que c'étaient très certainement des avions américains et qu'il ne servirait à rien de faire un signalement. Néanmoins Elliott décrocha le téléphone pour appeler ses supérieurs à Fort Shafter. On lui répondit d'attendre que quelqu'un le contacte. Plusieurs minutes s'écoulèrent. À environ 7 h 15, le lieutenant Kermit Tyler rappela, obtenant Lockard. Tyler, supposant qu'Elliott et Lockard avaient très certainement repéré un vol

de B-17 dont il attendait l'arrivée ce matin-là, lança à Lockard : « Ne t'inquiète pas, c'est OK. » À peu près au même moment, l'information de l'engagement du *Ward* contre le sous-marin de poche parvint enfin à l'amiral Kimmel. Comme Kaminski, il doutait de la véracité du signalement. Il décida de ne rien entreprendre, choisissant d'attendre une confirmation.

De fait, il y avait bien une formation de B-17 en provenance de Californie qui approchait d'O'ahu ce matin-là. Mais ce n'était pas elle qui était derrière le spot qu'Elliott et Lockard avaient repéré sur leur écran. Le spot était l'écho radar d'une escadrille de 183 appareils militaires japonais. Les navigateurs de ces avions, ajustant le tuner de leur radio de bord, avaient tout juste commencé à entendre de la musique hawaïenne – le son mélodieux des guitares folk et des ukulélés – par-dessus le vrombissement de leurs moteurs. À la demande de l'armée, le responsable de la station radio d'Honolulu avait accepté la veille au soir de garder son antenne ouverte pour diffuser de la musique toute la nuit. De cette manière, les navigateurs des B-17 en approche pourraient utiliser le signal de la radio afin de se caler sur la trajectoire la plus directe jusqu'à Honolulu. À cette heure précise, c'étaient ironiquement les navigateurs japonais qui commençaient à suivre la musique en direction de Pearl Harbor.

Il leur restait encore une demi-heure avant d'atteindre O'ahu. À l'école de langue japonaise Chūō Gakuin située sur l'avenue Nu'uano d'Honolulu, la professeure de piano dispensait un cours du dimanche et jouait pendant que ses élèves chantaient l'hymne de l'école. Sur la plage de Waikiki, les premiers baigneurs de la journée étendaient leurs serviettes sur le sable fin de corail avant d'aller barboter entre les vagues turquoises. Pendant ce temps-là, le café chauffait dans des cuisines baignées de soleil, les chiens erraient le long des rues dominicales désertes, les fleurs jaunes des hibiscus s'ouvraient doucement, les cloches des églises retentissaient, les mainates s'agitaient et jacassaient parmi les feuilles des palmiers, tandis que le port de Pearl Harbor, les bases militaires l'entourant et la ville d'Honolulu s'éveillaient sous les auspices d'une matinée radieuse. Sur les hauteurs de la ville, à Atherton House, Kats Miho rejeta ses draps, se leva et prit la direction des douches.

Ce qui arriva ensuite sur O'ahu resta figé à jamais dans la mémoire de nombreux survivants.

Au tout début, ils semblaient inoffensifs, comme des essaims d'insectes noirs dérivant à travers les cieux pâles du petit matin. Mais

ensuite, ils dessinèrent une boucle au-dessus de la mer et des montagnes, puis ils entamèrent leur descente, plongeant en spirale par groupe de cinq ou six, laissant tomber de leur ventre des objets noirs qui frappaient l'eau en soulevant des gerbes blanches. Le cerveau avait beau essayer de comprendre ce que c'était, il n'y parvenait pas. Les marins et les officiers, les militaires comme les civils arrêtaient ce qu'ils étaient en train de faire pour scruter le ciel et se poser la même question : mais qu'est-ce que cela peut bien être ? Ce ne sont pas des insectes mais des avions... Qu'est-ce que... ? Des acrobates ? Des casse-cou faisant les imbéciles ? Une espèce d'exercice militaire du dimanche matin dénué de sens ? Pourtant, à mesure que les appareils se rapprochaient, ils devinrent horriblement menaçants, avec leur carlingue en acier gris, leurs vitres lustrées et leurs énormes moteurs noirs rugissants. Ils descendirent à ras de l'eau, certains volaient à guère plus de 15 à 20 mètres d'altitude, se dirigeant droit vers les bateaux, les bâtiments, les camions, les habitations et vers tous ceux qui se trouvaient sur les pistes d'aviation, bouche bée – et peut-être même vers vous si vous aviez eu la malchance d'être là –, vrombissant, crachant le feu, filant en rase motte, avec de grands disques rouges peints sous leurs ailes et sur leur flanc. Et là, enfin, le cerveau comprenait sans trop y croire.

À 7 h 48, les aéronefs japonais « Zéro » frappèrent d'abord la base de la Navy de Kāne'ōhe, à 25 kilomètres au nord-est de Pearl Harbor, criblant les appareils au sol avec leurs mitrailleuses, les faisant s'embraser, puis les avions firent demi-tour, traversèrent des tourbillons de fumée noire et visèrent tout ce qui restait, les voitures se dirigeant vers les lieux, les hommes se précipitant à travers le terrain d'aviation pour trouver un abri, et même des habitations. Environ sept minutes plus tard, de nombreux autres avions – des bombardiers d'altitude, des bombardiers en piqué, des bombardiers torpilleurs – frappèrent, presque simultanément, les bases aériennes de Ford Island au milieu de la rade de Pearl Harbor, d'Ewa, de Wheeler, de Bellows, de Hickam Field juste au sud de Pearl Harbor, et la caserne des Schofield Barracks. En nombre de ces endroits, les appareils américains étaient regroupés – parkés ailes contre ailes – afin de les préserver au mieux de tout éventuel sabotage. Mais cela en faisait des cibles faciles pour les attaquants et, en quelques minutes, la capacité américaine à monter une défense aérienne efficace s'évanouit purement et simplement en un tourbillon de fumée, de verre brisé, de métal tordu et de corps éparpillés. Sur Ford Island, alors que des bombes explosaient sous ses fenêtres, Logan Ramsey, en charge du centre de commandement,

courut jusqu'à la salle de transmissions, hurlant au technicien radio d'envoyer un message sans le coder pour qu'il arrive le plus vite possible à Washington : « Raid aérien sur Pearl Harbor. Ce n'est pas un exercice. »

Puis les attaquants firent obliquer leurs avions et prirent la direction de la flotte américaine et leur principale cible : sept énormes vaisseaux de guerre alignés le long de Ford Island et un huitième, laissé sans défense dans une cale sèche. Sur le pont d'un de ces navires, le USS *Nevada*, un orchestre militaire entamait les premières notes de l'hymne national pour la levée rituelle des couleurs à 8 heures. Soudain, un bombardier torpilleur japonais rugit à 20 mètres au-dessus de l'eau et déclencha sa mitrailleuse contre le pont du *Nevada*, ratant pour une raison ou une autre tous les membres de l'orchestre, mais réduisant en charpie le drapeau américain à mi-mât. L'orchestre continua à jouer jusqu'à la fin de l'hymne. Puis, jetant leurs instruments au sol, les musiciens coururent se mettre à l'abri. Ce fut le dernier moment de chance des Américains ce matin-là.

À bord du USS *Oklahoma*, un marin hurla dans les haut-parleurs : « Soldats, à vos postes de combat ! C'est pour de vrai ce coup-là ! » Mais presque immédiatement, deux torpilles touchèrent coup sur coup le bateau à son flanc bâbord et le bâtiment commença à gîter. Puis une troisième torpille atteignit le navire et, quelques minutes plus tard, il se retourna complètement, prenant au piège des centaines d'hommes restés sur les ponts inférieurs, son énorme coque grise tournée vers le ciel comme le ventre d'une gigantesque baleine. À peu près au même moment, sept torpilles et deux bombes aériennes touchèrent le USS *West Virginia* qui commença à sombrer rapidement, entraînant avec lui soixante-cinq autres hommes restés dans ses entrailles. En quelques minutes, les huit vaisseaux et de nombreux autres bateaux plus petits furent frappés.

Puis le pire survint. Entre 8 h 04 et 8 h 10, une bombe anti-blindage transperça le pont avant du USS *Arizona* déjà touché et fit détoner environ 100 tonnes d'explosifs entreposés dans ses cales. Une boule de feu engloutit le cuirassé. L'onde de choc de l'explosion traversa tout Pearl Harbor, balayant les marins des ponts des navires environnants. L'*Arizona* – un bateau déplaçant quelque 30 000 tonnes d'acier – se souleva dans les airs à une hauteur de 3 à 5 mètres, se rompit et sombra rapidement, seule sa superstructure ravagée surnageant à la surface. En un instant, 1 177 membres de son équipage périrent, à peu près la moitié de ceux qui perdirent la vie ce jour-là.

Partout, sans attendre les ordres, les militaires se précipitèrent pour s'emparer de n'importe quelle arme qui leur tombait sous la main : des mitrailleuses de calibre 50, des batteries antiaériennes, des fusils, des pistolets, n'importe quoi du moment que ça pouvait projeter du plomb ou de l'acier dans les airs. Sur le *New Orleans*, où il n'y avait plus d'électricité, l'aumônier Howell Forgy encourageait en hurlant les soldats qui tentaient de charger manuellement les canons de 5 pouces : « Priez le Seigneur et passez les munitions !! » Quand la flottille des treize B-17 américains désarmés arrivant de Californie approcha d'O'ahu, les pilotes, stupéfaits, durent esquiver à la fois les rafales des « Zéro » japonais et les tirs de défense acharnés venant du sol en zigzaguant frénétiquement.

Un déluge meurtrier de bombes japonaises et de projectiles anti-aériens américains ayant raté leur cible commença à s'abattre sur les zones d'habitation d'Honolulu, mettant le feu à des maisons, endommageant les voitures, et faisant, au total, quarante-neuf morts parmi les civils. À l'école de langue japonaise de l'avenue Nu'uaniu, un obus tomba sur l'auditorium. Le souffle de l'explosion envoya balader les tables, les cartables, les livres et les enfants. Sous les décombres, Nancy Arakaki, 7 ans, se mit à saigner abondamment. Jacky Hirosaki, 8 ans, courut depuis l'école jusqu'au restaurant tout proche de sa grand-mère, le Cherry Blossom, devant lequel un autre obus explosa, projetant des éclats tout autour qui tuèrent Jacky, son père, son frère et sa sœur Shirley, âgée de 2 ans.

Déjà, une autre vague de 177 aéronefs d'attaque avait décollé des porte-avions japonais au nord d'O'ahu et fonçait sur l'île. Au cours des deux heures suivantes, le carnage se poursuivit dans le port et à Honolulu – un tourbillon d'horreurs. Un cuisinier bien bâti était assis sur l'épave fumante de l'*Arizona*, fixant en silence le moignon de sa jambe. Des marins erraient comme des zombies sur le pont de l'*Arizona*, nus et aussi pâles que des fantômes, la peau et les vêtements brûlés. D'autres, déjà morts, s'entassaient sur les ponts. Ceux qui avaient sauté dans les flots étaient recouverts de fioul noirâtre. Le carburant répandu à la surface de l'eau se consumait, cernant les hommes de plus en plus près. Une fumée noire suffocante. Des détonations assourdissantes. Les coups tapés contre la coque depuis l'intérieur de l'*Oklahoma* par un marin essayant désespérément de trouver un moyen de sortir de là. Dans un hôpital d'Honolulu, les ambulanciers, leur tenue maculée de sang, transportaient des victimes gémissantes au corps noirci par la fumée. Dans la morgue de l'hôpital,

une petite fille, pieds nus, portant un pull rouge, se cramponnait à l'extrémité calcinée d'une corde à sauter.

Ce matin-là, beaucoup d'avions japonais volèrent si bas que celles et ceux au sol purent voir les pilotes les regarder, établissant un contact visuel. Certains restaient impassibles, d'autres avaient le visage traversé d'un rictus, et quelques-uns leur firent même signe quand ils passèrent au-dessus d'eux. Et ces pilotes, en regardant au sol, ne pouvaient pas s'empêcher de noter que les visages qui les regardaient avec ébahissement ressemblaient, dans de nombreux cas, aux visages qu'ils pouvaient voir chez eux, au Japon.

En 1941, à peu près un tiers des habitants d'Hawaï étaient d'ascendance entièrement japonaise<sup>1</sup>. Alors que l'horreur de la journée apparaissait peu à peu, une très grande majorité réagit avec la même fureur abasourdie et la même indignation que les autres Américains. Un soldat américain, Akiji Yoshimura, résuma plus tard ce que beaucoup d'entre eux ressentirent ce matin-là, expliquant qu'il avait éprouvé « une profonde angoisse et un grand désespoir car le pays que [s]es parents [lui avaient] appris à honorer avait commis un acte de guerre contre le pays qu'[il] aimai[t] ».

Ronald Oba – en dernière année au lycée 'Iolani du centre-ville d'Honolulu – profitait de son petit plaisir des dimanches matin, des pancakes, avec sa famille, lorsqu'il crut entendre des feux d'artifice. À mesure que le bruit se faisait plus intense, il comprit qu'il se trompait. Ce devait être des exercices militaires. Mais quand une explosion bien plus importante secoua la maison au point de faire trembler les fenêtres, Ronald bondit de sa chaise, se précipita dans Kauhale Street, courut pour traverser la voie de chemin de fer et ne s'arrêta qu'une fois arrivé sur la plage à l'est de Pearl Harbor, fixant ahuri les épaisses colonnes de fumée noire s'élevant de Ford Island et, plus loin, de l'épave de l'*Arizona*. Tandis qu'il se tenait là, essayant de comprendre ce qui se passait, une autre série d'explosions secoua l'endroit où les cuirassés mouillaient. Quand l'un des avions vira sur l'aile et se dirigea droit sur lui, il vit l'insigne du Soleil levant du Japon impérial et se dit : « Ces mecs ont des nerfs d'acier ! Ils sont nos cousins et ils viennent nous attaquer comme ça ! »

Daniel Inouye, 17 ans, était en train de s'habiller, écoutant d'une oreille la musique hawaïenne que la radio avait diffusée toute la nuit

---

1. D'après les données du recensement de 1940, 128 947 personnes d'origine japonaise vivaient dans l'archipel, pour une population de 423 330 personnes.

pour guider les B-17, quand le présentateur Webley Edwards interrompit le programme pour un bulletin spécial, se mettant à hurler dans le micro : « Ce n'est pas un exercice ! C'est bien la réalité ! Pearl Harbor est bombardé par les Japonais ! Ne sortez pas dans les rues ! » Bravant la consigne, Inouye se précipita depuis chez lui dans le quartier de Mo'ili'ili à Honolulu. Lui aussi vit l'insigne du Soleil levant sous les ailes d'un « Zéro » qui passait au-dessus de lui et il fut immédiatement submergé par une vague de colère et d'effroi. « J'ai pensé que ma vie était terminée », confia-t-il plus tard. Il enfourcha son vélo et se précipita vers un centre d'aide de première urgence à l'école Lunalilo, où il passerait l'essentiel des trois jours et des trois nuits suivants, aidant à soigner les blessés et à transporter les morts à la morgue.

Dans l'ancienne ville de plantations de Waipahu au nord de Pearl Harbor, Flint Yonashiro, un lycéen, entendit les avions voler à basse altitude. Il sortit juste à temps du petit restaurant où sa mère vendait des glaces et des nouilles saimin pour voir deux rangées de balles se fichent dans le sol à ses pieds, le manquant de peu, claquant sur les pavés, soulevant des nuages de poussière, tandis qu'un pilote japonais tirait sur un réservoir de molasse, le prenant à tort pour un réservoir de carburant. Flint suivit des yeux l'avion qui se détachait de la formation, puis regarda, fasciné, horrifié et furieux, les énormes flammes orange qui s'élevaient au milieu de la baie sur Ford Island.

Jesse Hirata était dans l'armée américaine depuis seulement cinq semaines quand il entendit les premiers bulletins d'information à la radio ce matin-là. Il grimpa dans la voiture d'un ami et se dirigea vers la caserne des Schofield Barracks, mais la circulation était bloquée dans tout Honolulu. Frustré, Hirata, qui n'avait pas encore revêtu son uniforme, sortit du véhicule pour mieux voir le chaos qui régnait à Pearl Harbor. Tandis qu'il regardait la scène, un officier de la police militaire pointa un pistolet sur ses côtes et cria à son supérieur : « C'est un bridé. Qu'est-ce que je dois faire de lui ? » Jesse ravala la grossièreté qui lui était montée aux lèvres et expliqua qu'il était un soldat américain. Ils le laissèrent passer. Quand il arriva aux Schofield Barracks, une autre scène de chaos l'attendait : des jeunes hommes en uniforme couraient dans tous les sens, se demandant ce qu'ils pouvaient faire, déchargeant des camions de munitions, creusant furieusement des tranchées sur la place d'armes. Jesse se dirigea vers sa tente, qu'il trouva transpercée de balles. Il y avait deux projectiles japonais sur son lit. À plusieurs, ils déplacèrent dans un champ une mitrailleuse refroidie par eau, la pointèrent vers le ciel et ensuite se contentèrent

de la regarder. Aucun d'entre eux n'avait la moindre idée de la façon de la faire fonctionner.

À Atherton House, Takejiro Higa, 18 ans, servait le petit déjeuner dans la cafétéria quand une femme blanche surgit dans la pièce, criant, à la limite de la cohérence : « C'est la guerre ! C'est la guerre ! Du café ! Du café ! » Quelqu'un lui tendit une tasse de café, mais ses mains tremblaient tellement que presque tout le contenu se répandit dans la soucoupe. « Je viens de déposer mon mari à Pearl Harbor », balbutia la femme. Takejiro, qui ne comprenait pas encore ce qui se passait, regarda ses collègues, secoua la tête et chuchota : « Hé, la vahiné m'a l'air bien fêlée, non ? »

À l'étage, Kats Miho était en train de se raser quand un tapage éclata sous ses pieds : des éclats de voix retentissaient, des pas se précipitaient lourdement dans les escaliers, des radios bourdonnaient. Curieux, il se pencha par-dessus la balustrade et s'époumona dans la cage d'escalier : « Hé, qu'est-ce qui se passe là-dessous ? » Quelqu'un lui répondit en criant : « Allume la radio ! Écoute la radio ! » Un autre hurla : « On est attaqués ! »

Le temps qu'il mette la main sur un poste, Kats prit conscience d'un bourdonnement sourd au loin. Il alluma l'appareil. Un présentateur vociféra quelque chose à propos de Pearl Harbor. Le visage encore barbouillé de crème à raser, Kats grimpa quatre à quatre les escaliers jusqu'au toit et regarda dans la direction de Pearl Harbor vers le nord-est, où des colonnes de fumée noire s'élevaient haut dans le ciel. Takejiro Higa et d'autres garçons le rejoignirent, certains avec des jumelles à la main. Ils n'étaient pas encore assurés de ce qui se déroulait sous leurs yeux, jusqu'à ce qu'un projectile tombe bien plus près d'eux, sur les environs de Nu'uanu Avenue, à un peu plus d'un kilomètre. Des morceaux de toit en tôle ondulée dansèrent dans le ciel. Puis il y eut un bruit sourd. Une lumière vive. De la fumée. Un cratère. Et un incendie, tandis qu'un autre projectile tombait juste devant Atherton House.

Kats courut jusqu'à la radio juste à temps pour entendre une autre annonce urgente. Tous les cadets du Corps d'entraînement de la réserve devaient se présenter immédiatement au gymnase de l'université d'Hawaï. Il enfila à la hâte son uniforme kaki et traversa en courant University Avenue puis le campus, rejoignant un flot de jeunes gens, pour beaucoup des Nippo-Américains, qui se précipitaient vers le gymnase.



À l'intérieur, 500 à 600 garçons tournaient en rond bruyamment, la confusion s'ajoutant à l'adrénaline. À première vue, il ne semblait pas y avoir de responsable, mais Kats parvint à se frayer un chemin à travers la foule pour trouver le chef de son groupe, un entraîneur de football de l'université d'Hawaï âgé de 30 ans, Francis Aiwohi. Quelqu'un apporta en les traînant au sol des caisses de vieux fusils à verrou Springfield 1903 recouverts de Cosmoline, un antirouille poisseux à base de pétrole. Aiwohi ordonna à son groupe d'essuyer les fusils pour les débarrasser de la substance odorante. Ils se demandèrent ensuite comment faire entrer les percuteurs dans les fusils. La confusion ne faisait que croître. Leur entraînement n'était pas suffisant pour qu'ils soient autorisés à manipuler des armes. De temps en temps, ils entendaient des avions japonais rugir à basse altitude. Personne ne savait à quoi s'attendre ni ce qui se passait exactement à l'extérieur. Aiwohi tendit à chacun cinq cartouches de fusil en tout et pour tout.

Puis, tandis que les garçons étaient assis anxieusement sur le parquet du gymnase, cramponnés à leur arme, un bruit commença à se répandre de groupe en groupe. On disait que des parachutistes japonais vêtus d'uniformes bleus étaient en train de sauter sur la colline qui surplombait le campus. Les étudiants se précipitèrent dans un champ, scrutèrent les hauteurs et, en effet, ils crurent discerner des silhouettes qui se faufilaient entre les arbres sur la crête. Quelqu'un ordonna aux jeunes hommes éberlués de former une ligne de tir et de se préparer à repousser un assaut ennemi. Kats Miho fixait la colline, les mains serrées sur son fusil, terrifié.



## 2.

« Je me rappelle que dans mon enfance je priais souvent en secret pour que ma peau devienne blanche. Il était implicitement entendu que “si vous aviez la peau jaune, vous ne pouviez pas vous hisser au-delà d’un certain niveau – vous deviez rester à votre place”. »

Fumiye Miho

Pour autant que Kats s’en souvienne son foyer avait toujours été le petit hôtel tenu par sa famille dans la ville portuaire de Kahului sur l’île de Maui. Aussi modeste fût-il – et un peu branlant à cause des termites qui ne cessaient de miner ses étais –, l’hôtel Miho était néanmoins un foyer heureux, un endroit couru qui palpitait toute l’année de conversations animées tenues par des hôtes fascinants. Les habitués et la famille Miho pouvaient y déguster d’excellents plats japonais faits maison comme à Hiroshima, se baigner dans un grand *ofuro* chauffé par un feu de bois, s’endormir au son des feuilles de palmier bruisant sous les alizés et être réveillés au matin par le sifflement strident des locomotives aussi petites que puissantes qui tiraient des wagons chargés de sucre à travers la ville.

Doté d’un étage, fort de quatorze petites chambres, l’hôtel était calé entre la pharmacie Toda et l’épicerie Ah Fook sur Main Street, une

large artère de Kahului. La famille vivait à l'arrière de l'immeuble, dans des pièces de taille modeste entourant une plus grande salle à tatamis. Au centre du bâtiment se trouvait une petite cour à la végétation luxuriante où la mère de Kats, Ayano, faisait pousser des orchidées impressionnantes et d'autres fleurs tropicales – une douce explosion de rose, de lavande et de rouge sur fond de feuillage vert foncé.

Le père de Kats, Katsuichi – un homme mince et fringant avec une moustache impeccablement taillée –, présidait aux destinées de l'établissement. Au Japon, le cursus qu'il avait suivi le destinait à devenir directeur d'école et il ne s'était lancé dans les affaires qu'après avoir émigré à Hawaï, par nécessité. Il avait attentivement étudié le bouddhisme et le shintoïsme, ainsi que l'enseignement de Confucius. Cela l'avait amené à réfléchir profondément au sens de la vie. Il formulait ses opinions avec assurance et se dérobaient rarement quand un différend se présentait. L'importante communauté japonaise de Maui le tenait en haute estime, et il passait l'essentiel de son temps à s'affairer partout en ville – l'un ou l'autre de ses enfants adultes lui servant de chauffeur car il conduisait si mal qu'il aurait pu provoquer un accident grave –, s'occupant des affaires de la communauté, distribuant un journal en japonais, perpétuant la culture japonaise, gardant vivantes les traditions. Maintenir le contact avec sa famille restée au Japon, célébrer O-bon pour honorer ses ancêtres, se conduire comme on lui avait appris à le faire étaient des choses importantes pour Katsuichi.

Il s'intéressait peu à l'argent. Extraordinairement généreux, il signait des chèques avec une grande facilité et sans se soucier du solde de son compte en banque. Il avait beau diriger l'établissement, c'était la mère de Kats qui, de très loin, le faisait tourner. Elle tenait les comptes, payait les factures, supervisait la petite équipe et préparait les repas qui faisaient la popularité de l'hôtel Miho parmi les hommes d'affaires de passage venus d'Honolulu et, parfois, de Tokyo.

Si Kahului était une cité féodale, en fait, pratiquement tout Maui – avec ces vastes plantations de cannes à sucre – était un fief, détenu et exploité *in fine* par la famille Baldwin, des descendants de missionnaires chrétiens arrivés sur l'île dans les années 1830. Les Baldwin s'étaient unis à une autre famille de missionnaires, les Alexander, et toutes deux avaient jeté les fondements d'une entreprise et d'une dynastie politique qui présideraient aux destinées de Maui jusqu'après le milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Les membres des deux familles vivaient loin du chahut de Kahului, au calme de leurs domaines isolés, dans l'arrière-pays paisible de Maui. Ils occupaient leur temps libre à jouer au polo, à choyer leurs spitz nains, et à faire la fête en compagnie des visiteurs de

marque venus du continent lors des somptueuses fêtes traditionnelles, les *lū'au*, et des parties de golf au country club de Maui.

Comme les plantations de la campagne environnante, Kahului était physiquement divisée en « camps » regroupant chacun plusieurs cahutes. Et, comme dans les plantations, les camps étaient ségrégués en fonction de l'origine de leurs habitants – pour l'essentiel, les seuls à ne pas y habiter étaient les Blancs nord-américains, des *haoles* dans le langage local. Ils vivaient dans des demeures confortables dissimulées derrière de hautes haies d'hibiscus le long d'une étendue de sable blanc que les locaux appelaient Haole Beach.

Les plus grands camps, au centre de la ville, abritaient des dockers japonais et leur famille. D'autres, à l'extérieur de la ville, étaient baptisés d'après l'origine, le métier ou la qualité de leurs habitants. Raw Fish Camp, près du port, abritait des pêcheurs portugais. Alabama Camp était la résidence des travailleurs noirs venus du Sud profond. À Kolo Camp, les Hawaïens vivaient autant qu'ils le pouvaient comme leurs ancêtres, naviguant sur Kahului Bay dans des canoës à balancier, se regroupant par familles pour cuire à la vapeur des cormes de taro et piler du poi sur de longues planchettes en utilisant d'anciens pilons en basalte.

Sur Main Street, des marchands – surtout des immigrants japonais et chinois – étaient autorisés à louer des terrains et à exercer des activités commerciales – ainsi l'épicerie Ah Fook, la pharmacie Toda et l'hôtel Miho. Cela faisait des familles comme les Miho des « gens de la ville » plutôt que des « gens des camps », et par conséquent leur conférait un statut social relativement élevé. Leur situation était néanmoins précaire. Les baux étaient de courte durée (un mois parfois) et pouvaient prendre fin à n'importe quel moment pour n'importe quelle raison, voire sans raison.

La plus somptueuse des grandes demeures qui s'alignaient le long de Haole Beach appartenait à William Walsh, le responsable d'à peu près tout et de tout le monde à Kahului. Les Miho, comme tout un chacun en ville, savaient que s'ils voulaient continuer à travailler pendant plus de trente jours, ils n'avaient pas intérêt à se le mettre à dos, ni lui ni son épouse, Mabel.

Il fallait être arrangeant. Dès que le propriétaire du cinéma Kahului, par exemple, apprenait que les Walsh envisageaient de venir voir un film, il envoyait ses placeurs dans la rue afin de guetter leur arrivée, puis les attendait nerveusement, refusant de lancer la projection tant qu'ils n'étaient pas confortablement installés. Chaque Premier de l'an, les gens de la ville, parmi lesquels les Miho, apportaient des présents

à la résidence des Walsh sur la plage, une belle bouteille de saké une année, la suivante une coiffeuse en laqué rouge que Mabel Walsh avait admirée dans le hall de l'hôtel Miho. Payer son tribut aidait à préserver l'avenir.

La structure sociale stratifiée de Kahului – et plus globalement de Maui – était reproduite sur toutes les îles de l'archipel d'Hawaï. Depuis l'arrivée des premiers missionnaires blancs, l'histoire des îles avait toujours été marquée par l'exploitation de leurs terres et de leurs habitants. Issus pour presque tous de la Nouvelle-Angleterre, les missionnaires comme les Baldwin et les Alexander étaient imprégnés de la notion puritaine que la richesse était un indicateur de la faveur divine. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, leurs enfants et petits-enfants, tout en tenant à cette notion, embrassaient également les principes du darwinisme social, en particulier l'idée de la supériorité naturelle des Anglo-Saxons et, partant, de leur vocation à diriger la société.

Alors qu'ils prenaient le contrôle de la terre et commençaient à planter de la canne à sucre, ainsi que des ananas – et leurs descendants à leur suite –, ils ne tardèrent pas à se rendre compte qu'ils auraient besoin d'une importante main-d'œuvre pour exploiter les champs. Compte tenu de leur conception de la société, cela impliquait de trouver des personnes à la peau plus sombre que la leur pour effectuer les tâches les plus pénibles. C'est cette approche qui a déterminé les relations raciales sur les îles jusqu'au cœur du XX<sup>e</sup> siècle. Walter Dillingham, un homme d'affaires d'Honolulu, l'a exposé sans ménagement en 1921 : « On ne peut pas demander à l'homme blanc de travailler dans la chaleur suffocante des cannaies, c'est le forcer à faire quelque chose pour lequel le bon Dieu ne l'a pas créé. Je pense que si c'était ce qu'Il avait voulu, les hommes de ce monde auraient tous la peau blanche et non des peaux de couleurs différentes. »

Initialement, les planteurs s'étaient tournés vers les Hawaïens pour travailler dans les champs. Mais ils étaient bien trop peu nombreux pour répondre aux besoins grandissants des plantations toujours plus étendues. En 1853, un recensement au sein du royaume d'Hawaï avait montré que les Hawaïens représentaient 96 % de la population des îles. Or, en 1884, ils n'étaient plus que 50 %. Et en 1896, ils comptaient à peine pour 25 % de la totalité des habitants. Au fil des années, non seulement leurs effectifs décroissaient, mais ils étaient supplantés par des vagues d'immigrants, notamment en provenance d'Asie, auxquels les planteurs avaient fait appel – des travailleurs

contractuels chinois, philippins, coréens et japonais. De loin, la part la plus importante était constituée d'immigrants japonais.

Alors que le système des plantations se développait, les planteurs trouvèrent utile de monter ces groupes les uns contre les autres. En ségréguant les camps selon l'origine de ceux qui les habitaient, ils appliquaient la stratégie « diviser pour mieux régner », empêchant les travailleurs de s'unir d'une manière significative et encourageant les ressentiments au sein des différents groupes dans leur compétition pour toucher des salaires de misère. C'était un système efficace, souvent impitoyable, qui permettait à une petite oligarchie de familles puissantes d'exercer un pouvoir énorme sur la vie de ceux qui faisaient leur richesse.

En dépit des profondes inégalités, tant raciales qu'économiques, qui régnaient sur Kahului, Kats Miho – comme beaucoup d'enfants des camps auprès desquels il avait grandi – eut une enfance insouciant. Né en 1922, il était le dernier de huit enfants, et il était adoré de ses frères et sœurs plus âgés, en particulier sa sœur Fumiye et son frère Katsuaki<sup>1</sup>. L'hôtel était en permanence plein de petits Miho fougueux, tous débordants d'énergie, d'optimisme et bien déterminés à laisser leur empreinte sur le monde. Ils avançaient dans la vie en suivant la philosophie de leur père et plus particulièrement l'importance de maintenir le bon équilibre dans le conflit éternel entre le *giri* et le *ninjō*. Le *giri*, l'obligation de suivre les règles strictes de la société, se heurtait parfois au *ninjō*, le sentiment naturel de chaleur et de compassion pour autrui. Katsuichi avait enseigné à sa progéniture que beaucoup de choses dans la vie dépendaient de la manifestation de ces deux qualités, chacune dans une exacte mesure, chacune au bon moment. Mais, de manière tout aussi égale, les enfants Miho modelèrent leur comportement sur le dédain de leur père pour un autre principe souvent perçu comme éminemment japonais, l'*otonashi*, la nécessité de rester à sa place, de maîtriser ses sentiments, d'éviter de montrer que l'on en sait trop ou de trop souvent faire part de son opinion. Les jeunes Miho n'étaient qu'engagement, expression de leurs opinions, prise de responsabilité. Et rester à leur place était bien la dernière chose qu'ils avaient l'intention de faire.

---

1. Kats avait quatre autres frères plus âgés : Katsuto (qui était né et avait grandi au Japon), Katsuro, Katsuso (qui se ferait appeler Paul) et Katsuaki. Leur père avait choisi des prénoms qui commençaient, comme le sien, par « Katsu » pour exprimer la loyauté familiale qu'ils lui devaient et qu'ils se devaient les uns aux autres.



Les enfants Miho à Maui (de gauche à droite : Paul, Kats, Fumiye et Katsuaki)

Dans cet environnement heureux, Kats grandit sans souci ni chaussures. L'un de ses principaux plaisirs, en effet, était de jouer au football pieds nus, à la hawaïenne. Les matchs étaient sauvages, les garçons se confrontaient les uns aux autres en soulevant des nuages de terre rouge de Maui, sans la protection de casques, d'épaulettes ou de chaussures. Pendant l'été, Kats devait parfois se lever à 2 heures du matin pour travailler dans les champs de canne à sucre, sarclant les mauvaises herbes ou coupant les cannes jusqu'à 14 heures, et il pouvait s'estimer heureux s'il gagnait 1 dollar pour ses douze heures de labeur. Il consacrait ses week-ends à de longues journées de bonheur sur les plages de corail blanc avec sa troupe de boy-scouts. Là, les garçons s'abandonnaient dans les vagues chaudes, chahutaient dans l'eau, restaient se baigner bien après le crépuscule, puis faisaient cuire de la viande en conserve et du chou sur des feux de camp. Ils grattaient leurs ukulélés et leurs guitares, chantaient les yeux perdus dans le vaste ciel nocturne d'Hawaï, et se parlaient sereinement à cœur ouvert, alors que les vagues venaient lécher le sable aux confins de la lueur de leurs feux. Ils recouraient à ce moment-là non pas à l'anglais qu'ils apprenaient à l'école, mais à la langue qu'ils avaient toujours utilisée entre eux, le pidgin hawaïen. Quand ils ne pouvaient pas aller à la plage, ils pêchaient des *manini*, des poissons-chirurgiens bagnards, sous le ponton du port de Kahului, utilisant des épingles tordues en guise de hameçons, ou bien ils ramassaient des petits crabes de sable que leurs mères enroberaient



de pâte à frire et plongeraient dans de l'huile de sésame chaude pour en faire des tempura sucrés et croquants.

La semaine, Kats fréquentait l'école publique de Kahului. Les après-midi, il allait à l'école de langue japonaise, où il apprenait non sans mal l'idiome de ses parents. Les dimanches, les membres de la famille Miho mettaient leurs chaussures, revêtaient leurs plus beaux habits et se rendaient à l'église, où ils chantaient des hymnes dont les paroles disaient : « Jésus m'aime, je le sais. » Après l'office, ils descendaient la rue jusqu'au temple bouddhiste où un prêtre en robe de cérémonie leur faisait signe d'entrer. Là, ils enlevaient leurs chaussures et prenaient place sur des tatamis, tandis que le prêtre, à l'amusement général, leur faisaient parfois chanter : « Bouddha m'aime, je le sais. »

À peu près une fois par mois, des camions traversaient la ville, précédés par de bruyants joueurs de tambour et de jeunes hommes distribuant des prospectus qui annonçaient la projection de films japonais muets dans les champs le soir même. Pendant ces nuits chaudes de Maui, Kats et son frère Katsuaki rampaient entre les cannes à sucre pour ne pas être repérés, repoussant nonchalamment de la main des araignées aussi grosses que leur poing, puis se glissaient sous les toiles de séparation afin de regarder le spectacle. Les films – généralement des histoires de samouraïs – tremblotaient sur des draps blancs, tandis que des doubleurs professionnels, les *benshi*, racontaient l'action en japonais avec des accents dramatiques. L'essentiel de ce qui était dit échappait aux frères Miho, mais grâce à ces films, ils absorbaient des éléments d'une tradition guerrière qui finirait par leur être utile bien au-delà de ce qu'ils pouvaient imaginer.

Toutefois, c'était la foire locale que Kats attendait avec le plus d'impatience tout au long de l'année. Lui et ses amis arpentaient ses allées avec à la main des cornets de papier remplis de granité, servis à la Maui, une cuillère de pâte de haricot sucrée disposée au fond du cornet. Ils faisaient la queue pour prendre des *malasadas* portugaises tout juste sorties de l'huile bouillante et saupoudrées de cannelle et de sucre de canne. Ils dégustaient à pleines cuillères la douce chair orangée de papayes mûres. Dans l'exposition agricole, ils dévoraient des yeux des monceaux de mangue – des rouges, des orange, des vertes – ainsi que des ananas et des *ualas*, les pommes de terre violettes d'Okinawa. Dans la section des cannes à sucre, des couteaux à canne parfaitement aiguisés brillaient sous le soleil tandis que des jeunes hommes se mesuraient les uns aux autres pour savoir lequel d'entre eux couperait le plus de pieds de canne dans un temps déterminé.

La fête offrait également un plaisir unique à Kats, l'un de ceux qui le marquerait plus tard dans la vie. Pratiquement toutes les vedettes des attractions foraines – la femme à barbe, le plus grand homme du monde, le contorsionniste, Freckles le clown, l'homme aux deux estomacs – descendaient à l'hôtel Miho, attirées par la cuisine d'Ayano et le souhait de rester à l'écart des habitants de la ville auxquels elles n'avaient pas envie d'offrir un spectacle gratuit.

Ces saltimbanques étaient gentils avec Kats. Pendant des heures, ils s'asseyaient autour d'une table à jouer au milieu des orchidées de la cour, fumant, jouant aux dominos, dégustant du saké, et régaland Kats avec des récits de leur vie hors du commun. L'homme aux deux estomacs lui montra comment il pouvait avaler des objets et régurgiter certains d'entre eux à la demande. La femme à barbe lui confia qu'en réalité, elle n'était pas vraiment une femme. Le plus grand homme du monde, un type sympa de Memphis dénommé Willie Camper, montra fièrement à Kats ses chaussures pointure 54 et comment il pouvait tenir une douzaine d'œufs sans les casser dans la paume de sa main longue de 30 centimètres. Au début, Kats trouvait que ces personnes étaient amusantes, il pouvait s'en moquer ensuite avec ses amis sur la plage, mais en grandissant, et comme elles continuaient de descendre à l'hôtel chaque année, Kats en vint rapidement à ressentir de l'empathie à leur égard. Voir le monde à travers le regard de ces « monstres », comprendre leur humanité, ressentir la chaleur de leurs sentiments pour lui, conforta ce que Kats avait appris de son père au sujet de la nécessité de traiter autrui avec compassion.

C'est quand il entra au lycée de Maui, toutefois, que Kats trouva sa voie. Bâti sur les contreforts du mont Haleakalā, l'impressionnant volcan-bouclier de Maui, où les alizés gardaient l'air frais la plupart du temps, l'établissement était un endroit à l'aspect improbable, le bâtiment de style Mission Revival recouvert de plantes grimpantes s'élevait de manière monumentale au-dessus d'une vaste mer de cannes à sucre, ce qui lui donnait des airs de temple d'une civilisation perdue. Et c'était bel et bien une sorte de temple. Chaque jour, des centaines de lycéens arrivaient des plantations à pied, beaucoup n'avaient même pas de chaussures, empruntant des sentiers poussiéreux à travers les champs de canne et grimpaient un gigantesque escalier pour se rassembler en vue de leur premier cours de la matinée.

Les cours étaient exceptionnels. Son architecture mise à part, ce qui distinguait le lycée de Maui, c'était son corps enseignant. De jeunes et brillants professeurs venus du continent enseignaient Homère, la littérature, le latin, l'astronomie, la philosophie, la biologie cellulaire



Kats Miho au lycée de Maui

et l'histoire du monde à des filles et des fils d'ouvriers agricoles aussi bien que d'ingénieurs des chemins de fer. Les matières enseignées étaient si nombreuses que même certains des petits Baldwin fréquentaient le lycée, rompant avec l'habitude qu'avaient prise les planteurs d'envoyer leurs enfants dans des établissements privés sur le continent.

Dès le début, Kats s'impliqua avec enthousiasme dans la vie du lycée. Il jouait au football – désormais avec la tenue de rigueur, un casque et des chaussures à crampons. Il adhéra à des clubs, joua dans des pièces de théâtre, et s'impliqua dans la vie du lycée, ce qui lui permit de découvrir qu'il avait du talent pour parler en public et capter l'attention. Pendant les quatre années suivantes, il fit part de son opinion à voix haute et sans hésitation lors des discussions de classe. Il entra en contact avec ses semblables et se liait avec eux. Au cours de sa dernière année, il fut élu président du conseil des élèves par plus d'un millier de lycéens. Ses amis, amusés et impressionnés par son succès, se mirent à l'appeler « le prez' ».

Une fois le lycée terminé, Kats travailla pendant un an comme ouvrier de maintenance dans la conserverie d'ananas de Maui à Kahului pour mettre de l'argent de côté. À l'automne 1941 – suivant l'exemple de ses aînés Katsuaki et Fumiye – il déménagea à Honolulu, s'inscrivit à l'université et s'installa à Atherton House.

Et c'est ainsi qu'il se retrouva à cet endroit ce matin du jour qui allait changer tout ce qu'il avait toujours connu, ce matin du jour qui entraînerait la fermeture de l'hôtel Miho, séparerait ses parents, coûterait la vie à l'un de ses frères, interrogerait son identité, et l'enverrait aux antipodes, en plein cauchemar.

### 3.

« Nous avons entendu dire que mon père allait être arrêté prochainement. Et il était donc prêt, il avait mis une cravate et enfilé son manteau. Ils avaient des baïonnettes au bout de leurs armes. Ils ont lancé : “Vous êtes en état d’arrestation ! Suivez-nous !” Et ils l’ont empoigné. Qu’est-ce que nous avons peur ! Nous ne savions pas quoi faire. »

Laura Iida Miho

En 1941, il y avait 45 millions de récepteurs radio aux États-Unis, et chaque dimanche, il était fort probable que la plupart d’entre eux soient allumés. Les programmes radiophoniques étaient extrêmement populaires à travers tout le pays, en particulier les dimanche après-midi, après l’office, quand la vie offrait enfin aux travailleurs la possibilité d’écouter une émission, que ce soit avec des aiguilles à tricoter ou un journal entre les mains, voire pour certains devant une casserole pleine de petits pois en attente d’être écosés. Mais quand les premiers bulletins d’information annonçant l’attaque de Pearl Harbor furent diffusés sur les ondes ce jour-là, leur occupation comme le programme qu’ils étaient en train d’écouter s’évanouirent dans l’insignifiance pour des millions d’individus partout dans le monde. À Los Angeles aussi

bien qu'au fin fond du Nebraska, à Londres comme à Toronto, des gens se penchèrent vers leur récepteur, faisant signe à leurs proches de venir écouter ce qui se passait et se concentrèrent sur ce qui sortait du poste. Pendant ces quelques minutes, la plupart d'entre eux comprirent que, quoi qu'ait signifié cette information, elle impliquait que toute une génération, la leur, allait être marquée pour toujours par ces événements.

L'une des radios allumées ce jour-là se trouvait dans un petit appartement situé au-dessus d'une modeste blanchisserie d'un quartier déshérité de Spokane, une ville de l'État de Washington, nommé Hillyard.

L'endroit était à peine praticable, sur un peu plus d'un kilomètre s'étendaient de vieux magasins en brique et des petites maisons en bois plantées sur des terrains envahis par les mauvaises herbes le long de l'énorme dépôt ferroviaire de 200 hectares de la Great Northern Railway, la compagnie de chemin de fer de James J. Hill. Avec sa rotonde capable d'abriter une vingtaine de locomotives, des hangars gigantesques pour la construction et la réparation de ces mêmes locomotives, les énormes réservoirs pour le combustible, une scierie destinée à fabriquer les traverses des rails, des carrières de gravier, des ateliers de réparation, et des rangées de wagons de marchandises dont les essieux avaient été enlevés afin de les convertir en logements de misère pour les ouvriers, le dépôt de la Great Northern n'était que fracas de bruits métalliques, de sifflements perçants et de moteurs érucant de la vapeur, jour et nuit. C'était un monde rempli de crasse, de graisse, de sable, de suie et de transpiration, un monde de salopettes toujours sales et de tenues de travail souillées – le genre d'endroit qui avait besoin d'une blanchisserie à proximité.

À deux pas du dépôt, la blanchisserie de Hillyard occupait le rez-de-chaussée d'un étroit immeuble à un étage de l'East Olympic Avenue. Affaires tout au long de la semaine, les propriétaires du lieu, Tori et Kisaburo Shiosaki, étaient de repos ce matin-là. Six jours par semaine, les Shiosaki se levaient bien avant l'aube et entamaient une journée de travail de seize heures, allumant les énormes chaudières, manœuvrant l'essoreuse qui brassait des dizaines de kilos de linge humide dans un beau vacarme, se débattant avec le linge pas encore sec pour le faire entrer dans les deux grands séchoirs électriques, le ressortant, puis le repassant, le secouant et le pliant, juste à temps pour ouvrir l'échoppe à 7 heures et accueillir les premiers clients de la journée.

La plupart des habitués de la blanchisserie des Shiosaki, en fait la plupart des habitants de Hillyard, étaient des immigrés récents, des ouvriers allemands, irlandais, scandinaves ou italiens qui en majorité travaillaient d'une manière ou d'une autre pour la Great Northern. Quelques-uns étaient japonais, ils appartenaient à un groupe d'ouvriers du rail qui vivait dans les wagons de marchandises de l'autre côté de la voie ferrée, un endroit dénommé Dogtown, le seul quartier de Spokane que l'on pouvait considérer comme plus misérable que Hillyard. De quelque côté de la voie ferrée qu'ils viennent, leurs clients appréciaient les Shiosaki, qu'ils appelaient « Kay et Mme Kay », des surnoms que le couple aimait bien et avait volontiers adoptés. À peu près tout le monde en ville prenait plaisir à s'arrêter une ou deux minutes le matin pour échanger des propos sans conséquence et les derniers ragots avec Kay et Mme Kay, avant de laisser son linge et de s'en aller pour une journée de travail.



Tori et Kisaburo Shiosaki au travail à la blanchisserie de Hillyard

Ce jour-là, un dimanche, était chômé, Kisaburo se prélassait dans son fauteuil, feuilletant le journal local, le *Spokesman-Review*, tout en goûtant à l'un de ces gros cigares White Owl qu'il aimait tant. C'était un jour particulièrement froid, et il faisait clair. La neige d'une tempête de la semaine précédente avait presque entièrement fondu, laissant toutefois les rues encore glissantes, le sol était dur comme de la

roche, et la couleur de la végétation du parc James J. Hill plus haut sur Nebraska Avenue avait déjà viré au marron flétri. Poussés par un vent frais soufflant du nord, quelques nuages d'altitude couraient à toute allure dans un ciel presque blanc. L'appartement au-dessus de la blanchisserie avait beau être petit – il comprenait seulement deux chambres, un salon et une cuisine –, il était agréable, confortable et chaleureux ; la lourde chaleur qui montait des chaudières du rez-de-chaussée couvrait les vitres de buée. Et il y régnait les habituelles odeurs réconfortantes du dimanche matin, des œufs en train de frire, des toasts qui grillaient, du thé mis à infuser sur le poêle. Tori Shiosaki se disait que, si elle avait du temps, elle pourrait aller à l'église méthodiste afin d'y rencontrer d'autres Japonaises. Après une semaine à employer tant bien que mal ses rudiments d'anglais pour échanger avec les clients, elle appréciait toujours de pouvoir parler japonais.

Âgé de 17 ans, Fred, un des fils Shiosaki, avait allumé la radio. La perspective d'avoir à affronter bientôt une nouvelle semaine ne l'enthousiasmait guère. Au lycée, les journées n'en finissaient pas. Fred était un élève moyen et peu motivé. Il était le vice-président du club de photographie et il avait du succès dans l'équipe d'athlétisme, mais c'étaient surtout les week-ends qui comptaient pour lui, en particulier les samedis. Comme chaque matin, la journée commençait à l'aube avec les corvées habituelles, couper et fendre le bois pour alimenter les chaudières insatiables de la blanchisserie, puis, l'après-midi, il était libre de jouer au base-ball avec ses amis sur l'un des nombreux terrains vagues des environs, de prendre des photographies tout autour de la ville, d'enfourcher sa bicyclette pour aller au cinéma Rialto sur Diamond Avenue et voir un western en matinée, ou de se promener entre les buissons de sauge et les pins ponderosa dans les collines poussiéreuses qui surplombaient Spokane, canardant des boîtes de conserve vides avec sa 22 long rifle.

Du haut de son mètre soixante-dix, Fred était un garçon menu à la peau claire dont les joues avaient tendance à rosir quand il faisait froid ou qu'il ne parvenait pas à maîtriser ses émotions. Il avait les yeux pétillants derrière ses lunettes, le sourire facile, un rire étonnamment franc et une propension marquée à se moquer de lui-même. Il était toujours poli et courtois au premier abord. Dans un quartier aussi dur que Hillyard – et c'était un quartier très dur, en particulier si vous étiez un garçon résolu à ne pas s'en laisser conter dans les rues mal famées –, il ressemblait à première vue à une proie idéale sur laquelle



s'en donner à cœur joie pour remporter une bagarre à peu de frais. Plus d'un garnement avait cru bon de tenter sa chance, et presque tous avaient vite déchanté.

Malgré son bon fond naturel, Fred avait un cœur d'acier. Si quelqu'un essayait d'abuser de sa gentillesse, son aménité s'évaporait dans l'instant. En grandissant, il s'était retrouvé impliqué dans tellement de bagarres que son père avait fini par le menacer de ne plus lui acheter de nouvelles lunettes s'il continuait à rentrer à la maison avec des verres cassés. À 15 dollars la paire, son impétuosité pesait sur le budget familial. La plupart du temps, dans le melting-pot qu'était Hillyard, la violence surgissait parce que les petites brutes savaient toucher là où ça faisait mal : la couleur de la peau. Fred ne supportait pas les brimades, et par-dessus tout, il ne supportait pas qu'on l'appelle « le bridé ». La taille du garçon qui lui lançait l'insulte à la figure importait peu. La nécessité de riposter était plus forte que lui. Les yeux plissés et la mâchoire serrée, il lâcherait les premières injures qui lui viendraient à l'esprit, serrerait ses poings, et se jetterait sur l'offenseur en un éclair. Il ne gagnait pas toujours, mais il ne reculait jamais.

À 11 h 30, Fred écoutait les titres de « The World Today », une émission d'actualité de la CBS, quand une voix agitée interrompit le programme : « À vous New York ! » Puis le présentateur du programme, John Charles Daly, prit l'antenne. Sa voix pressante crépitait dans le haut-parleur : « Les Japonais ont attaqué Pearl Harbor à Hawaï par les airs, vient d'annoncer le président Roosevelt. » Fred leva les yeux, ébahi, cherchant à comprendre. Daly continua : « L'attaque a également visé toutes les installations navales et militaires de l'île principale d'O'ahu. » Fred appela son père dans l'autre pièce : « Eh, papa, les Japonais ont attaqué Hawaï ! » Les parents de Fred, son frère Floyd et sa sœur Blanche se rassemblèrent tous autour de Fred et de la radio. Ses parents semblèrent soudainement avoir les traits tirés, ils étaient pâles et nerveux. Après avoir écouté pendant un moment, Kisaburo murmura : « Ça ne va pas durer longtemps. » Mais il ne paraissait guère convaincu, et Fred ne parvenait pas à comprendre ce que son père avait voulu dire exactement. Pourquoi cela ne durerait-il pas longtemps ? Des pensées troublantes commencèrent à cheminer dans son esprit : qu'advierait-il de la blanchisserie ? Qu'allaient faire ses amis et les voisins ? Que se passerait-il au lycée le lendemain ?

Alors qu'il était déjà midi passé, Fred délaissa ses devoirs qu'il ne parvenait pas à terminer et s'assit à côté de la radio, frappé d'entendre le mot répété de manière de plus en plus incessante, devenant plus

venimeux à chaque fois. « Les bridés », « Les sales bridés », « Ces sales bridés de Japonais ». Cette fois-ci, pourtant, le mot ne sortait pas de la bouche d'un adolescent abruti dans les rues de Hillyard mais de celle des adultes : voix sérieuses des présentateurs des actualités, dépêches militaires urgentes, figures d'autorité respectées. C'était solennel, sobre, froid, officiel et cela semblait venir du cœur de l'Amérique elle-même.

Pour les parents de Fred, l'expression et le ton sur lequel elle était prononcée n'étaient pas une surprise. En quittant le Japon et leur vie là-bas, tous deux avaient entamé un long et rude chemin. Depuis qu'ils étaient arrivés en Amérique, on les avait éconduits plus d'une fois, ils avaient été rudoyés à maintes reprises, l'insulte leur avait été jetée à la figure assez souvent pour qu'ils ne se méprennent pas sur la cordialité de leurs clients : la plupart des Américains s'étaient depuis longtemps endurcis contre les personnes comme eux. Sans réfléchir, Tori Shiosaki tira immédiatement les rideaux occultants des deux petites fenêtres de l'appartement qui donnaient sur les rues hostiles de Hillyard.

En dépit des flashs spéciaux à la radio, la nouvelle de l'attaque ne fut connue de tous que bien plus tard. Puisque c'était un dimanche, nombre d'Américains étaient encore à l'église ou au cinéma pour la projection du début d'après-midi. Quelques salles projetèrent des placards sur l'écran ou diffusèrent des annonces par haut-parleur, mais beaucoup ne firent rien. Des milliers de cinéphiles retrouvèrent la lumière du jour plus tard dans l'après-midi et furent surpris de découvrir des crieurs de journaux proposant des éditions spéciales avec des gros titres comme celui du *Oakland Tribune* : « Les bridés déclarent la guerre, Hawaï bombardé, grosses pertes humaines », ou celui du *San Francisco Chronicle*, une simple proclamation en lettres capitales de 10 centimètres de haut : « LA GUERRE ». D'autres apprirent la nouvelle par téléphone quand un membre de leur famille parvenait à en appeler un autre. Partout dans le pays, les opératrices s'agitèrent pour établir les communications, mais il n'y avait clairement pas assez de personnel en service un dimanche après-midi pour gérer l'afflux d'appels. En ce dimanche, dans les quartiers tranquilles ou dans les bourgades de campagne, la nouvelle passa de bouche à oreille, directement d'un voisin à un autre : on sonnait à la porte à la toute fin de l'après-midi, ou bien une conversation, alarmiste et précipitée, s'engageait par-dessus une barrière, à l'angle d'une clôture.

Dans les premières heures, les Américains passèrent par toute la gamme des sentiments, de la rage au soulagement. Ce dernier surgit

comme par surprise, y compris chez ceux qui le ressentait le plus profondément. Depuis la Grande Guerre, tout le pays avait pris bien soin d'ignorer ce qui se passait ailleurs sur la planète, se convainquant que le désordre mondial toujours croissant était le problème des autres en dépit de l'évidence. Désormais, ce raisonnement était devenu intenable. L'incertitude sans fin était terminée. Beaucoup de jeunes gens, particulièrement ceux qui étaient déjà sous l'uniforme, virent soudain le futur sous un autre jour, plus intéressant, ils vibraient de la possibilité de la gloire qui les attendait juste au-delà de l'horizon, à l'ouest. Dans un cinéma d'Atlanta, un soldat en permission s'écria : « Oh mon Dieu, ça y est ! » Un matelot ajouta : « C'est tout ce que nous attendions. » Un autre militaire à Portland, dans l'Oregon, se tourna vers un ami, lui sourit et lança : « On ferait mieux d'astiquer nos pétoires. »

Et sans surprise, la plupart des Américains ressentait une vraie colère, une colère profonde, et tous brûlaient d'impatience de faire quelque chose.

Dès cet instant, l'hostilité contre les Asiatiques qui couvait depuis longtemps – en particulier dans l'ouest des États-Unis – remonta à la surface et nourrit le ressentiment de millions de personnes. À San Francisco, un automobiliste s'arrêta à une station-service et s'exclama : « J'ai raté de peu un bridé à moto plus bas dans la rue. Peut-être que j'aurais dû le renverser. Ça aurait été ma contribution à la guerre. » À Topeka, dans un camp d'entraînement pour chiens de chasse, un homme lança d'un ton hargneux : « J'imagine qu'à partir de maintenant, nous allons pouvoir chasser ses salopards de fils de pute de bridés. »

À l'épicentre de ce cataclysme, à Honolulu, Kats Miho passa la nuit dans une ville en proie à la terreur. La rumeur – pas totalement dénuée de fondement – courait que le raid aérien avait simplement servi à préparer le terrain pour une invasion de tout l'archipel. À 16 h 25, le gouverneur du territoire, Joseph Poindexter, avait instauré la loi martiale, et la ville était désormais plongée dans l'obscurité totale du fait d'un black-out généralisé. La seule lumière qui éclairait les environs de Pearl Harbor venait des incendies qui consumaient encore les bateaux échoués et ce qui restait des hangars à avions. Des sirènes hurlaient dans les ténèbres. De temps en temps, des salves de tirs antiaériens résonnaient comme des coups de tonnerre et illuminaient les cieux quand, vers Pearl Harbor, les sentinelles à bout de nerfs tiraient sur des avions imaginaires. Faisant fi du couvre-feu militaire,

des conducteurs impatients de rentrer chez eux pour retrouver leurs proches conduisaient phares éteints à travers des rues obscures où les feux de signalisation ne fonctionnaient plus. Excepté pour des bulletins d'information occasionnels, les stations de radio s'abstenaient d'émettre afin d'éviter que d'autres avions japonais ne suivent leur signal jusqu'à O'ahu.

Alors que les autorités gardaient le silence, les bruits les plus fous couraient sans pouvoir être corroborés. On disait que les Japonais vivant à Hawaï avaient empoisonné le réseau de distribution d'eau ; que le SS *Lurline* – un paquebot de luxe de la compagnie Matson qui transportait des milliers de passagers chaque année entre Honolulu et la Californie – avait été coulé en naviguant vers Los Angeles avec ses 840 passagers<sup>1</sup>, que sur les plantations les ouvriers japonais avaient tracé de grandes flèches dans les champs pour indiquer la direction de Pearl Harbor aux avions ennemis qui les survolaient ; que des troupes japonaises avaient débarqué sur des plages de la côte nord d'O'ahu ; que l'île de Kaua'i était déjà occupée ; que San Francisco avait été bombardé ; que des Nippo-Américains armés de mitraillettes avaient ouvert le feu à Hickam Field depuis des camions de livraison de lait.

Kats se tenait debout dans la pénombre à un angle de rue dans Iwilei – un quartier industriel où se mêlaient cuves de carburant, voies de chemin de fer, grues et engins en train de rouiller à proximité du port d'Honolulu –, avec entre les mains un vieux fusil qu'il ne savait toujours pas vraiment utiliser, scrutant les ténèbres. Le front de mer était plongé dans l'obscurité depuis Waikiki jusqu'à Diamond Head, les enseignes lumineuses des grands hôtels le long de la plage avaient été éteintes. Dans le port, même les feux de navigation vert et rouge avaient été mis hors service, il était par conséquent difficile de distinguer quoi que ce soit, à part des ombres et des silhouettes au clair de lune. De temps en temps, un bruit inopiné le faisait sursauter – le soudain aboiement d'un chien, quelqu'un qui jetait quelque chose dans une poubelle, le claquement d'une porte – et il tressaillait, s'accroupissait, puis posait son doigt sur la détente.

Plus tôt dans la journée, lui et ses camarades du Corps d'entraînement de la réserve de l'université d'Hawaï – presque tous des

---

1. En fait, le *Lurline* arriva à bon port à San Francisco à 2 heures du matin passées le 10 décembre mais seulement après que l'équipage eut enduit de peinture noire tous ses hublots et donné l'ordre aux passagers de ne pas même allumer une allumette après le coucher du soleil, que son commandant eut navigué en zigzag à la vitesse maximum et que des passagers terrorisés eurent essayé, en vain, de dormir tout habillés et vêtus d'un gilet de sauvetage.

Américains d'ascendance japonaise – avaient été transférés dans une toute nouvelle unité, la Garde territoriale d'Hawaï. Sa mission était de surveiller les infrastructures importantes d'O'ahu – les centrales électriques, les stations de pompage, les dépôts de carburant, etc. – en vue de l'imminence de l'invasion japonaise. La rumeur antérieure du déploiement de parachutistes s'était avérée infondée, il s'agissait seulement de promeneurs qui, apparemment, tentaient d'avoir une meilleure vue sur ce qui se passait à Pearl Harbor. Mais à présent, dans le noir, tout ce qui bougeait, la moindre ombre équivoque, chaque bruit soudain, ressemblait à une menace mortelle. D'autres jeunes hommes comme Kats étaient positionnés à environ 50 mètres les uns des autres le long du rivage. Tout le monde était nerveux et avait la détente facile. Parfois, quelqu'un appuyait vraiment dessus et le bruit d'une détonation déchirait la nuit, sans le savoir un garçon avait tiré sur un chien, un chat ou un rat, sur quelque chose qui marchait, rampait ou glissait dans le clair-obscur nocturne.

Pourtant Kats était fier. Après une longue journée au cours de laquelle il avait ressassé sa colère et son impuissance, il portait désormais un uniforme, il était armé et faisait enfin quelque chose : servir son pays, le protéger contre ceux qui lui voulaient du mal. Il ignorait qu'au moment même où il montait la garde à Honolulu, un fusil entre les mains, d'autres hommes armés conduisaient son père dans la nuit de Kahului à la pointe de leur baïonnette, tandis qu'Ayano Miho se tenait sur le seuil de l'hôtel, en pleurs. Au moment où il passa la porte, Katsuichi, pensant qu'il était sur le point d'être exécuté, se retourna vers son épouse et lui donna rapidement un ultime conseil : « Ne fais rien qui puisse attirer la honte sur la famille et sur les Japonais. Fais toujours de ton mieux. Sois digne. »

Katsuichi Miho était simplement l'une des centaines de personnes, souvent des hommes âgés, arrêtées chez elles ce soir-là et de milliers d'autres qui le seraient dans les semaines suivantes quand des agents fédéraux appréhendèrent et jetèrent en prison des citoyens japonais aussi bien à Hawaï que sur le continent. Presque tous étaient des Issei – la première génération d'immigrés, des chefs de famille. La plupart d'entre eux vivaient légalement aux États-Unis depuis des dizaines d'années, même si la loi les empêchait d'être naturalisés américains. Leurs enfants, qui étaient nés sur le sol américain – les Nisei –, avaient la citoyenneté américaine et ils étaient théoriquement protégés par la Constitution contre toute privation de liberté abusive, mais cette protection s'avérerait bientôt illusoire.

Bien avant l'attaque contre Pearl Harbor, le gouvernement avait dressé des plans détaillés au sujet du traitement qu'il conviendrait d'appliquer aux ressortissants de puissances ennemies résidant sur le territoire américain en cas de guerre. Dans les années 1930, en vertu de la loi sur les ennemis étrangers de 1798, le renseignement militaire et le FBI avaient commencé à établir des listes de Japonais, d'Italiens et d'Allemands vivant aux États-Unis. En 1936, alors que les tensions avec le Japon allaient croissant, les immigrants japonais à Hawaï se retrouvèrent sous surveillance étroite, car les autorités voulaient savoir avec qui ils étaient en contact. Les bateaux commerciaux japonais qui faisaient escale à Honolulu étaient particulièrement surveillés. Parfois leur équipage japonais se mêlait aux Issei et aux Nisei locaux, apportant avec eux des nouvelles et des lettres de leur famille au Japon. Le 10 août de cette année-là, le président Roosevelt proposa que « chaque Japonais, disposant ou non de la citoyenneté japonaise, de l'île d'O'ahu en contact avec ces navires japonais [faisant escale à Hawaï] ou ayant le moindre lien avec leurs officiers ou leur équipage [soit] secrètement et précisément identifié et que son nom [soit] inscrit sur une liste spéciale désignant ceux qui devront en priorité être internés dans des camps de concentration en cas de troubles ». En 1941, les renseignements militaires et le FBI, sous la direction de John Edgar Hoover, avaient mis au point un système implacable pour identifier et lister ceux dont ils suspectaient qu'ils représentent un danger.

Dans la foulée de Pearl Harbor – à la fois à Hawaï et sur le continent –, le FBI lança un vaste coup de filet, cochant les noms sur la liste aussi vite que possible, arrêtant tous ceux qui y figuraient, qu'ils soient d'origine japonaise, allemande ou italienne<sup>1</sup>. À Hawaï et sur la côte ouest, la plus grande part des noms figurant sur la liste, et de loin, étaient japonais. Les agents du FBI se mirent en ordre de marche, arrêtant des prêtres bouddhistes et shintō, des enseignants de japonais, des hommes d'affaires, quiconque ayant échangé avec le consulat japonais, des propriétaires de bateaux de pêche, des rédacteurs en chef de journaux en japonais, des membres de sociétés littéraires japonaises, de clubs d'art floral japonais et beaucoup d'autres. La plupart des

---

1. Aux États-Unis, plus de 1,2 million de personnes étaient nées en Allemagne et les deux parents de 5 millions de personnes étaient nés en Allemagne. La communauté italienne était encore plus importante. Pendant la guerre, le département de la Justice incarcéra environ 11 500 individus d'ascendance allemande et 3 000 individus d'ascendance italienne. Toutefois, ni les Italo-Américains ni les Germano-Américains ne firent l'objet des internements massifs et indistincts dont allaient être victimes les Nippo-Américains résidant sur le continent et leurs parents.

personnes arrêtées étaient des hommes et presque tous le furent chez eux ou à leur bureau, avec seulement les vêtements qu'ils portaient, sans le moindre chef d'accusation, et bien sûr sans qu'eux-mêmes ou leur famille ne sachent où on les amenait. La soudaineté des arrestations, qui semblaient arbitraires, déclencha une onde de choc, de peur et d'incertitude mêlées, parmi les familles japonaises à la fois sur le continent et à Hawaï. Personne ne savait qui serait arrêté et qui ne le serait pas.

Au mariage de Sumi Okamoto à Spokane, les agents interrompirent la réception et emmenèrent plusieurs convives Issei. À San Pedro, en Californie, tandis qu'ils débarquaient de leur bateau, ignorant ce qui s'était passé à Hawaï, plusieurs centaines de pêcheurs furent conduits dans des enclos grillagés sur le front de mer. À San Diego, la lycéenne Margaret Ishino regarda des agents fédéraux fouiller sa maison. Sa mère était alitée car elle venait de donner naissance à son petit frère, Thomas. Suspectant le lit de contenir des objets de contrebande, l'un des agents déchira les couvertures et les draps, exposant la mère de Margaret. Puis ils arrêtèrent son père. À Hood River, dans l'Oregon, des agents tapèrent aux portes à 3 h 30 le matin du lundi, perquisitionnèrent les maisons et embarquèrent une douzaine de personnalités éminentes de la communauté. Parmi eux figurait Tomeshichi Akiyama, dont le fils George servait alors dans l'armée américaine<sup>1</sup>. À Stockton, en Californie, tandis que Yasaburo Saiki était emmené hors de la pension de famille qu'il tenait, il dit à son fils Barry, étudiant à l'université de Californie à Berkeley : « Attends, attends, tu pourrais avoir besoin de ça », et, saisissant dans sa poche une poignée d'emprunts de guerre américains qu'il avait achetés avant l'attaque, il les lui tendit. Dans le quartier Wai'alaie d'Honolulu, Matsujiro Otani était alité, malade, vêtu seulement de son pyjama quand le FBI arriva. Les agents lui collèrent un pistolet entre les côtes en lui ordonnant de sortir du lit et le conduisirent dehors pieds nus. Sa femme les implora : « Si vous le prenez, prenez-moi aussi ! » Les agents lui lâchèrent sur un ton brusque : « Restez en dehors de ça » et conduisirent Otani jusqu'à la voiture qui les attendait. Mme Otani se précipita dans la maison, attrapa un imperméable ainsi qu'une paire de chaussures et les jeta dans la voiture juste avant que ses portières ne se referment et qu'elle ne démarre. Dans le centre d'Honolulu, la banque Yokohama Specie de Merchant Street fut saisie et transformée en centre d'enregistrement des hommes

---

1. George Akiyama recevrait plus tard une décoration pour le courage extraordinaire dont il avait fait preuve lors des combats.

Issei à mesure qu'ils y étaient conduits. L'un d'entre eux, un prêtre, était si courbé et le dos voûté par l'âge qu'il pouvait à peine marcher bien qu'il soit escorté par un jeune soldat nippo-américain. Mortifié par les ordres reçus, celui-ci fixait le sol d'un air sombre et refusait de parler à quiconque de ce qu'il était en train de faire. Certains des hommes les plus âgés qui étaient interrogés parlaient à peine l'anglais et ne comprenaient simplement pas ce qu'il leur arrivait. L'un d'entre eux demanda à son fils et à sa bru : « Ça veut dire quoi “bridé” ? »



#### 4.

« Je suis sorti de la tente et j'ai levé le regard vers les étoiles qui scintillaient dans le ciel, comme si elles s'amusaient de mon humble condition.

La Terre continuait de tourner, avec ses 2 milliards d'humains qui se comportent comme s'ils étaient fous. Demain succédera à aujourd'hui. Nos tentes craquent sous les alizés de Nu'uaniu, et j'ai le sentiment de réciter une prière. »

Otokichi Ozaki, centre de détention de Sand Island

À Spokane, Fred Shiosaki se réveilla ce lundi matin comme il s'était endormi la veille au soir, profondément inquiet, mal à l'aise, l'estomac noué. Il n'alla pas au lycée ce jour-là et resta chez lui toute la journée. Il savait qu'il pouvait se bagarrer avec les plus forts, à un contre un, mais il n'était que l'un des quelques élèves nippon-américains, et il n'était pas certain que tous les autres n'allaient pas lui tomber dessus à la seconde même où il entrerait dans l'établissement. Soudainement, pour la première fois de sa vie, il sentit qu'il serait complètement seul aussitôt qu'il s'aventurerait dans les rues de Hillyard.

La journée n'avait pas bien commencé à la blanchisserie. Ses parents avaient ouvert à l'heure habituelle – 7 heures du matin –, mais au milieu de la matinée, pas un seul client ne s'était encore présenté. Kisaburo se rendit en voiture chez un ami de longue date,

Will Simpson, propriétaire d'une imprimerie et rédacteur en chef du *Hillyard News*, pour récupérer son linge sale, comme il le faisait chaque lundi matin. Vingt ans plus tôt, Simpson avait pris Kisaburo sous son aile et depuis il était devenu un allié de poids en ville. Démocrate, il exerçait des responsabilités locales et il était très respecté, pas seulement à Hillyard, mais dans tout l'État de Washington et même au-delà. Ce matin-là, toutefois, quand Kisaburo se présenta à la porte de service de sa demeure, Simpson sortit en brandissant la une du *Spokesman-Review*. Le titre, en lettres capitales hautes de 10 centimètres, annonçait le « LOURD BILAN DU BOMBARDEMENT ». En dessous figurait la première liste des nombreuses victimes tombées à Pearl Harbor. « Kay, regarde ça ! Qu'est-ce que tu en dis ? » demanda Simpson. Kisaburo baissa les yeux. Il ne savait pas quoi répondre. Il finit par murmurer : « C'est idiot de leur part. Je suis sûr que ce sera bientôt terminé. » Simpson le fixa d'un air sévère, comme s'il le voyait pour la première fois, et lâcha : « Eh bien, Kay, je suis désolé, je ne peux plus travailler avec toi. J'ai des responsabilités politiques, je dois faire attention. » Et sur ce, il claqua la porte de sa maison au nez de Kisaburo.

De retour à la blanchisserie, celui-ci trouva sa famille qui l'attendait, espérant qu'il rapporterait du travail, quelque chose à faire. Mais Fred put voir en un coup d'œil que son père avait les mains vides et qu'il était complètement déconfit. Kisaburo marmonna : « Bon, M. Simpson a dit qu'il ne travaillerait plus avec nous. » Puis il s'assit calmement derrière le comptoir pour le restant de la matinée, contemplant la ruine apparente de tout ce qu'il avait bâti en trente ans aux États-Unis. Fred ne l'avait jamais vu aussi accablé.

Le père de Fred était arrivé aux États-Unis avec une valise en osier, la tête pleine de rêves, et languissant après leur accomplissement. Troisième fils d'un métayer habitant un village proche de la ville de Kakegawa, au cœur de la campagne de la préfecture de Shizuoka, il était né avec pour seule perspective une vie de dur labeur dans les champs, condamné à l'extrême pauvreté.

Une profonde crise économique avait frappé le Japon à la fin des années 1870 et dans les années 1880. Puis, en 1883, une grave sécheresse avait ravagé les campagnes et anéanti l'équivalent de millions de yens de riz et d'autres récoltes, avant d'être suivie en 1884 par une importante tempête qui avait causé des inondations un peu partout et détruit encore plus de récoltes. Au milieu de la décennie, les fermiers japonais les plus pauvres en étaient réduits à manger de la balle de riz et des résidus de pâte de haricots mélangée avec des mauvaises herbes

et du fourrage. Ils se blottissaient dans de petites maisons sombres chauffées uniquement par des chaufferettes au charbon creusés dans le sol que l'on nommait *hibachi*. La fièvre de l'émigration toucha plusieurs régions du Japon quand des milliers de jeunes hommes, cherchant désespérément à s'enfuir, embarquèrent sur des bateaux à vapeur en direction d'abord, dans les années 1880, des plantations de cannes à sucre et d'ananas d'Hawaï, et plus tard, dans la première décennie du xx<sup>e</sup> siècle, de la côte ouest des États-Unis.

Aussi, lorsque des recruteurs d'une compagnie de commerce canadienne arrivèrent dans son village afin d'enrôler des travailleurs pour la construction du chemin de fer Canadien Pacifique, Kisaburo Shiosaki saisit l'opportunité et embarqua sur un bateau à vapeur. La compagnie paya son voyage jusqu'au Canada, non sans avoir d'abord souscrit une police d'assurance sur sa vie de manière que son investissement soit couvert si Kisaburo devait succomber pendant la traversée.

C'est un jeune homme de 21 ans à l'ambition inébranlable qui arriva sain et sauf à Vancouver en 1904 ; il se mit tout de suite au travail, posant et réparant des rails pour le chemin de fer. C'était une tâche particulièrement dure et payée une misère, seulement 1 dollar ou 2 par jour. Kisaburo et les autres immigrants japonais vivaient dans des wagons de marchandises ou dans des campements, subissant les interminables hivers aussi crépusculaires que rudes de la Colombie-Britannique et de l'Alberta. Ils travaillaient pliés en deux, les mains gelées, maniant piolets et pelles pour dégager la neige, qu'elle fût dure comme de la glace ou fondue, avant de se retrouver le soir autour de feux de camp, cuisinant du riz et des morceaux de poisson ou quoi que ce soit d'autre qu'ils puissent s'offrir avec leur maigre paie. Pendant l'été, ils peinaient sous un soleil brûlant au cœur des terres arides de l'Ouest, pelletant des graviers, portant de lourdes traverses, donnant de grands coups de marteau pour enfoncer des pointes. Comme les légumes étaient chers et difficiles à acheminer jusqu'au fin fond du Canada, beaucoup d'entre eux souffraient du scorbut. D'autres étaient blessés par les explosifs ou écrasés par les rochers de plusieurs tonnes lors de leur chute. C'était une existence de misère. Survivre était tout ce qu'un homme pouvait espérer de mieux.

Quand la section de la voie ferrée sur laquelle il travaillait l'amena près de la frontière avec les États-Unis, Kisaburo décida qu'il en avait assez. Il passa de l'autre côté et commença à se diriger vers l'ouest le long de la voie de la Great Northern Railway en direction de l'État de Washington, vivant de petits boulots, à l'affût de la moindre opportunité, toujours à la recherche d'un moyen de réaliser ses rêves. Il

finit par le trouver, non dans les forêts enneigées, ni le long d'une interminable voie ferrée, mais dans ce que la région pouvait offrir de plus luxueux.

L'hôtel Davenport à Spokane était de loin l'établissement le plus somptueux entre Minneapolis et Seattle. Beaucoup le considéraient comme le plus beau palace à l'ouest du Mississippi, une merveille de raffinement, de bon goût et d'élégance. Quitter les rues répugnantes de Spokane et pénétrer dans son vaste hall de style renouveau colonial espagnol revenait à entrer dans un autre monde, un monde d'élégance sobre et sophistiquée. En journée, la lumière naturelle filtrée par des verrières opalescentes inondait le vaste intérieur, elle se reflétait sur les sols de marbre poli et faisait briller les balustrades en cuivre, ainsi que les très grands miroirs accrochés aux murs dans des cadres. La nuit, des lampes en forme de coquillage blanc posées sur des colonnes dorées hautes de 3 mètres plongeaient la pièce dans une chaleureuse lumière jaune. Des meubles sculptés en noyer et en acajou recouverts de tissus finement ouvragés invitaient les clients à s'asseoir et à profiter de la splendeur des lieux. Des stars de cinéma, des financiers, des capitaines d'industrie et des responsables politiques descendaient régulièrement des trains de la Great Northern et entraient royalement dans l'hôtel par les grandes portes, interrompant leur voyage à travers le continent simplement pour le plaisir de profiter des installations luxueuses du Davenport et de son excellente cuisine.

Pour des clients aussi distingués, une nuit ou deux à l'hôtel était un petit plaisir. Pour un jeune homme qui avait grandi plié en deux dans des champs détremés, qui avait vécu dans la misère noire et la pauvreté spartiate des campagnes japonaises, le simple fait d'esquisser quelques pas dans le grand hall fut une révélation. C'était un monde dont Kisaburo Shiosaki n'aurait pu rêver avant de l'avoir vu de ses propres yeux. Quand il fut embauché au Davenport, il comprit immédiatement que c'était son salut.

Son travail était tout sauf raffiné. Des hommes de son âge l'appelaient « mon garçon ». Il nettoyait les tables, ramassait des morceaux de nourriture tombés par terre, portait des piles d'assiettes sales dans la cuisine, balayait des mégots de cigarettes, vidait les crachoirs et les cendriers, passait la serpillière dans les toilettes, récurait la vaisselle, il faisait tout ce qu'on lui demandait de faire neuf ou dix heures par jour, six jours par semaine. Mais pour Kisaburo, après des années de dur labeur sur les chantiers, cela représentait une sacrée opportunité. Il se lançait de tout son cœur dans chaque tâche, aussi servile fût-elle.

En un an, il avait tellement impressionné ses employeurs du Davenport qu'ils rédigèrent une lettre de recommandation élogieuse et c'est avec cette missive en poche qu'il retourna au pays pour trouver une épouse. Vêtu d'un nouveau costume impeccable et un parapluie en soie à la main pour attester de sa prospérité, il ne mit guère de temps à en dénicher une. Il la rencontra dans le village d'Hatsuma, à une courte distance de son propre hameau. Tori Iwai avait 18 ans et elle était très belle. Le mariage se conclut rapidement, avec la bénédiction de leurs parents respectifs. Kisaburo retourna à Hillyard, acheta la blanchisserie en 1917 et Tori le rejoignit bientôt. Tous deux se retroussèrent les manches pour construire ensemble un avenir devenu prometteur, travaillant de longues heures, se faisant des amis dans la communauté, devenant Kay et Mme Kay, et fondant une famille.

Au début de 1941, les Shiosaki ne nourrissaient pas la moindre inquiétude. Ils n'étaient pas le genre de personnes qui pouvaient descendre au Davenport, ou même y prendre un repas. Et à Spokane, comme dans beaucoup d'autres villes de l'Ouest américain, des panneaux à l'entrée de certains endroits – des patinoires, des restaurants, des piscines – les informaient parfois qu'eux et leurs enfants n'étaient pas autorisés à y entrer. Il y avait des quartiers de Spokane où des dispositions locales les empêchaient d'acquérir une maison, même s'ils en avaient les moyens. Des passants dans la rue pouvaient toujours ricaner devant eux et les appeler des « bridés », comme c'était le cas depuis le premier jour où ils avaient posé le pied sur le sol américain. Mais, au moins, ils avaient une affaire qui marchait, une maison, une voiture, quelques commodités modernes et des enfants qui bénéficiaient d'une éducation leur permettant certainement de s'élever dans la classe moyenne. Désormais, ils pouvaient emmener leur famille voir des films au cinéma, ou passer l'après-midi au stade de base-ball, une passion particulière de Tori qui, de toutes les Issei, était devenue la plus calée sur ce sujet à Spokane. La vie en Amérique, même si elle se heurtait toujours aux barrières raciales, commençait enfin à être à la hauteur de ce dont Kisaburo avait rêvé des dizaines d'années plus tôt. Mais tout cela, c'était avant ce premier dimanche de décembre 1941.

Le lundi matin, l'atmosphère était empreinte de terreur à Honolulu. Des volutes d'une épaisse fumée noire s'élevaient toujours de la mer huileuse à Pearl Harbor. Les grands hôtels de luxe de Waikiki, devenus fantomatiques, étaient calmes, les rues adjacentes étaient presque désertes, à l'exception de quelques visiteurs perplexes qui s'aventureraient dehors pour la première fois depuis l'attaque, le visage marqué

par le choc et l'horreur. La plage elle-même était vide de baigneurs. À leur place, des soldats étaient déjà en train d'installer des blocs de béton sur le sable et tendaient des barbelés entre eux. La crainte d'une invasion imminente n'avait fait que s'intensifier après qu'à l'aube, le commandant d'un sous-marin de poche japonais – l'enseigne Kazuo Sakamaki, 24 ans – sortit à grand-peine de l'eau pour s'effondrer sur la plage de Waimānalo, sur la côte est d'O'ahu. Quand Sakamaki leva la tête du sable, il devint le premier prisonnier de guerre japonais de la Seconde Guerre mondiale, le pistolet d'un membre de la Garde nationale d'Hawaï décontenancé répondant au nom de David Akui pointé sur lui.

À Atherton House, Kats Miho se reposait enfin après une longue et angoissante nuit passée sur le front de mer d'Honolulu. La seule victime de la première mission de surveillance nocturne de la nouvelle Garde territoriale d'Hawaï avait été une vache qui s'était approchée trop près d'une station de pompage d'eau. Ne daignant pas répondre aux injonctions répétées des garçons pour s'arrêter, elle avait essuyé une rafale de tirs qui lui avait été fatale, sans faire d'autre victime. Tandis que Kats passait mentalement en revue ce qui s'était passé au cours des vingt-quatre heures précédentes et la manière dont cela pourrait affecter son existence, il ne savait pas encore que son père croupissait dans la prison du comté de Maui.

Le père de Kats ne s'appelait pas Miho à la naissance. Il était né sous le nom de Katsuichi Imamura dans le village de Kure, à quelques kilomètres au sud d'Hiroshima, en 1884. Adolescent, sur le chemin du lycée, il s'attardait chaque jour devant la demeure d'une séduisante jeune femme dénommée Ayano Miho, fille d'un prospère marchand de nori. Tous deux commencèrent à se parler par-dessus la clôture de la maison. Quand une domestique intercepta une lettre d'amour que Katsuichi avait écrite à Ayano, la famille laissa éclater sa colère. Faire la cour n'était pas le procédé habituel pour trouver une épouse au Japon. C'était une attitude jugée dangereuse et subversive. M. Miho décida pourtant d'enquêter sur le jeune homme et plus il avançait dans ses investigations, plus ce qu'il trouvait lui plaisait. Les deux familles conférèrent au point de finir par s'apprécier de plus en plus et le couple fut autorisé à s'unir, mais à une seule condition. Le père d'Ayano n'avait pas de fils pour perpétuer le nom des Miho et le commerce familial. Si Katsuichi voulait épouser la fille aînée des Miho, il devait accepter d'être adopté par M. Miho et prendre son nom.

Katsuichi accepta, et le jeune couple se maria. Une fois leurs études terminées, ils enseignèrent dans la préfecture d'Hiroshima. Pendant ce temps, Ayano donna naissance à un fils et à deux filles, et Katsuichi devint le directeur de l'école primaire de Fujisaki. Tout semblait aller pour le mieux. Mais, quand il eut 28 ans et qu'Ayano en avait 26, Katsuichi fut rattrapé par le virus de l'émigration.

On disait que les plantations de cannes à sucre et d'ananas à Hawaï recherchaient des éducateurs pour les milliers d'enfants Nisei nés de travailleurs immigrés arrivés au cours des décennies précédentes. Comme elles étaient réputées offrir de meilleurs salaires aux enseignants que le Japon rural, Katsuichi et Ayano virent là une opportunité. Sauf que Katsuichi aurait besoin de la permission de son père adoptif et il savait qu'elle serait difficile à obtenir. S'il quittait le Japon, il n'y aurait plus personne pour perpétuer le nom de la famille et prendre sa succession, la raison précise pour laquelle M. Miho avait adopté Katsuichi.

Après de nombreuses disputes et de longues négociations, le père et le fils adoptif arrivèrent à un accord, mais ses termes étaient extrêmement durs. Katsuichi et Ayano devraient laisser leurs aînés, Katsuto et Hisae, au Japon pour servir d'héritiers. Avec réticence, le couple accepta, prit avec lui leur deuxième fille, Tsukie, et annoncèrent qu'ils reviendraient dans quelques années pour s'occuper de leurs deux premiers enfants une fois qu'ils auraient mis assez d'argent de côté.

En octobre 1911, ils embarquèrent à Kobé sur un bateau à vapeur, arrivèrent quelques semaines plus tard à Honolulu, et durent passer par les mêmes services d'immigration que des milliers d'immigrés japonais avant eux pour rejoindre les champs de canne à sucre. Une fois les formalités accomplies, le couple se rendit compte toutefois qu'il ne pourrait pas facilement trouver un emploi correspondant à ses qualifications sur l'île d'O'ahu. Devant faire vivre sa famille, Katsuichi consentit à la place à se faire embaucher pour ramasser des noix de macadamia.

Au cours des années suivantes, il exerça plusieurs métiers, et la famille Miho s'agrandit, avec l'arrivée de cinq enfants américains qui s'ajoutèrent aux trois autres nés au Japon. Plus que jamais, le besoin d'argent se faisait criant. Ils déménagèrent à Kahului, sur Maui, où Katsuichi commença à travailler comme enseignant itinérant, allant de plantation en plantation sur les pistes de terre rouge entre les champs de canne dans un chariot tiré par un cheval, avant de trouver un emploi de comptable, puis, enfin, de directeur de magasin, à l'épicerie Onishi, située juste en face de ce qui serait bientôt l'hôtel Miho. Ce

n'est pourtant que lorsque Ayano parla à Katsuichi d'acheter l'hôtel en 1929 que la famille Miho commença à toucher du doigt le rêve américain. C'est là que les petits Miho grandirent, fougueux, curieux de tout et allergiques aux chaussures, et c'est là que Katsuichi devint, au début des années 1940, l'un des aînés de la communauté les plus fiables et respectés, largement admiré pour ses prises de position fondées sur des principes forts et fréquemment consulté pour sa sagesse. Jusqu'à son arrestation.

Quand le FBI vint le chercher le 7 décembre, Katsuichi se montra effrayé mais pas vraiment surpris. Au cours des deux années précédentes, les agents fédéraux s'étaient présentés à l'hôtel Miho à plusieurs reprises afin de l'interroger sur les liens de la famille Miho avec le Japon et sur le travail mené par Katsuichi pour aider d'autres familles à enregistrer la naissance de leurs enfants auprès du consulat japonais. Dès lors, il avait supposé que, d'une manière ou d'une autre, il était considéré comme suspect. Ses activités visant à entretenir la culture japonaise parmi ses compagnons d'immigration, avait-il compris, seraient probablement sujettes à caution aux yeux des autorités américaines toujours à la recherche d'espions et de saboteurs. C'était le prix à payer pour être en Amérique sans être un Américain. En ayant interdiction, en fait, de devenir un Américain. En japonais, cela impliquait l'application du *gaman*, c'est-à-dire accepter que survienne un événement que l'on ne pouvait empêcher et l'endurer. Alors que des agents l'emmenaient et qu'il comprit qu'ils n'avaient pas l'intention de l'exécuter, il se rendit compte que cela serait affreusement difficile d'être séparé de son épouse et de ses enfants, sans savoir quand lui serait donnée la permission de les revoir de nouveau ni même si celle-ci existait.

Il fut extrait de la prison du comté de Maui et conduit sur Sand Island, une morne étendue de sable et de corail mort juste en face des vasières du centre d'immigration d'Honolulu par lequel il était entré dans le pays trente ans plus tôt. Là, des soldats armés de baïonnettes les rassemblèrent, lui et 450 autres Issei – des hommes venus de toutes les îles de l'archipel –, dans un champ de 2 hectares entouré d'une clôture haute de plus de 4 mètres surmontée de barbelés. Huit miradors, tous occupés par des soldats armés de mitrailleuses, avaient été construits à intervalles réguliers le long du périmètre. Quelles que soient les maigres possessions que les Issei avaient prises avec eux, elles leur furent confisquées. On leur attribua des tentes de toile



– chacune contenant huit lits de camp disposés directement sur la vase et le corail.

Il plut sans discontinuer pendant plusieurs jours en ce mois de décembre, et les tentes furent rapidement inondées. Plusieurs fois par jour, les hommes devaient se tenir debout sous la pluie battante pour l'appel. Sans presque aucune tenue de rechange disponible, allongés sur les lits de camp, ils frissonnaient dans leurs habits mouillés pendant les longues nuits humides. Les gardes les qualifiaient de « prisonniers de guerre ». Certains étaient obligés de nettoyer les toilettes à mains nues. Quand il manquait une cuillère, ils étaient fouillés au corps. Ils n'avaient pas accès au téléphone, à la radio, aux journaux, au moindre stylo, à du papier, à leur montre ni même à des savons. Ils n'avaient qu'une vague idée de ce qui se passait à l'extérieur et pas la moindre de ce qui allait leur arriver. Pendant des semaines, ils ne purent recevoir aucune visite de leur famille. Pearl Harbor et Hickam Field se trouvaient à seulement 6 kilomètres à l'ouest, des avions militaires les survolaient à basse altitude et le sol vibrait jour et nuit, car les navires militaires s'entraînaient à tirer sur des barges qui faisaient des allers-retours tout le long de Mamala Bay.

Sous la pluie, avec le bruit des avions et le fracas des canons en arrière-fond, le père de Kats faisait chaque jour le tour du périmètre du centre de détention de Sand Island à pied, regardant un étroit bras de mer à Honolulu où, sans qu'il le sût, Kats – à seulement un grand jet de pierre de là où il se trouvait – patrouillait le long du front de mer chaque nuit, armé d'une vieille carabine, prêt à repousser l'ennemi.

À Spokane, Fred Shiosaki retourna au lycée à contrecœur, mais sa mère avait beaucoup insisté. Le plus pénible était d'y aller à pied. Le trajet à travers les rues de Hillyard rendues désertes par l'hiver promettait d'être aussi long que solitaire. En l'empruntant, Fred croyait voir les voisins le regarder de derrière les rideaux. À chaque pas qui le rapprochait du lycée, la perspective de pénétrer dans le bâtiment lui semblait plus redoutable. Quand il finit par arriver devant l'établissement à la façade Art déco de briques rouges et jaunes, son cœur battait la chamade, son estomac était noué. Il prit une profonde inspiration, franchit l'une des quatre grandes portes d'entrée et se fraya un chemin à travers le hall bruyant. Les lycéens étaient agglutinés par petits groupes et parlaient avec excitation de la guerre. Ils semblaient trop absorbés par les titres des journaux, les derniers bilans des victimes, la perspective pour les garçons de devoir bientôt revêtir l'uniforme, pour remarquer la présence de Fred. Ils avaient plutôt l'air de vouloir

l'ignorer. Fred se rendit dans une salle de classe pour son premier cours de la journée. Au fil de la matinée, il se rendit compte à son grand soulagement que ses amis étaient toujours ses amis. Que ses coéquipiers de l'équipe d'athlétisme se projetaient toujours dans la saison à venir. Que ses camarades du club de photographie étaient déjà en train de se répartir les tâches pour la réalisation du prochain annuaire de fin d'année.

Mais c'étaient ses amis. Et ce n'était que le début de la journée. Alors que les heures passaient et que d'autres journées s'enchaînèrent, Fred réalisa que si personne n'allait lui casser la figure au lycée, il était à présent comme proscrit. Les conversations s'arrêtaient quand il tentait de s'y mêler. Ses clins d'œil amicaux ne lui valaient en retour que des regards froids. On lui tournait soudainement le dos. Quand les professeurs évoquaient la guerre lors des cours, Fred souhaitait pouvoir devenir invisible. Quand il marchait dans les couloirs du lycée, il ressentait comme un nuage noir qui le suivait partout. Il rentrait chez lui en traînant les pieds chaque fin d'après-midi pour trouver la blanchisserie presque toujours plongée dans la torpeur, les machines arrêtées, les séchoirs dégarnis, la caisse vide, ses parents désœuvrés et déprimés.

Les nouvelles de la guerre étaient chaque jour plus mauvaises. Rien ne semblait pouvoir résister aux forces impériales japonaises. Plusieurs heures avant le début de l'attaque contre Hawaï, elles avaient débarqué sur les plages de la Malaisie britannique. Alors que les bombes japonaises tombaient sur O'ahu, elles pilonnaient également l'atoll de Wake au cœur du Pacifique. Et le même jour, alors que les vaisseaux de guerre continuaient à se consumer dans Pearl Harbor, les soldats japonais s'étaient emparés de Hong Kong, avaient envahi la Thaïlande et bombardé Guam ainsi que des terrains d'aviation aux Philippines. Le 10 décembre, au large de la côte de la Malaisie britannique, les forces impériales avaient coulé deux imposants bâtiments britanniques – le HMS *Prince of Wales* et le HMS *Repulse* –, causant la perte de plus de 800 hommes. Le 12 décembre, des soldats commencèrent à prendre pied à Luçon aux Philippines. Le 14 décembre, des troupes envahirent la Birmanie. Elles retournèrent même à Hawaï. Au crépuscule, le 15 décembre, un sous-marin japonais fit surface au large de Maui et lança dix obus sur Kahului, endommageant la conserverie d'ananas où Kats avait travaillé l'année précédente. Seuls deux poulets moururent dans l'attaque, mais elle eut l'effet escompté, terrorisant les clients

de l'hôtel Miho ainsi que les habitants de la ville, et renforçant l'idée qu'une invasion japonaise d'Hawaï était imminente.

Alors que les mauvaises nouvelles tombaient les unes après les autres, on n'entendit bientôt plus que la colère : un torrent de propos racistes se déversa, étouffant les voix de ceux qui tentaient de prendre du recul et de distinguer les amis des ennemis. Des caricatures apparurent dans les journaux, dépeignant les Japonais comme des rats, des insectes, des putois, des singes, des poux ou des chiens enragés. Un dessin de presse intitulé « Comment distinguer la vermine nipponne » proposait des indications pour distinguer les Américains d'origine chinoise de ceux d'origine japonaise : « La vermine nipponne est plus petite et semble avoir les jambes accrochées directement à sa poitrine (...). Le Nippon a des dents en avant (...). Le Chinois marche à grandes enjambées. La vermine traîne les pieds. » Des restaurants placèrent dans leur vitrine des panonceaux indiquant : « Cet établissement empoisonne les rats et les bridés. » Comme si « bridé » ne semblait déjà pas un qualificatif suffisamment dégradant, ceux qui barbouillaient ces panonceaux y allèrent de leur « Nipard » ou « vermine jaune » imitant les pires caricaturistes. Certains des éditorialistes les plus influents du pays commencèrent à entretenir la haine. Au sujet des Nisei qui étaient nés américains, le *Los Angeles Times* écrivit : « Une vipère est toujours une vipère quel que soit l'endroit où l'œuf a éclo. » D'autres journaux moins influents se mirent au diapason. Le journal de la ville natale de Fred Shiosaki, le *Spokesman-Review*, publia un éditorial appelant à l'emprisonnement des congénères de ses parents : « Tous les citoyens japonais des îles comme du continent devraient être raflés et envoyés dans des camps de concentration pour toute la durée de la guerre. »

Des politiciens qui savaient de longue date à quel point la haine raciale pouvait alimenter des campagnes électorales et faire avancer leurs idées ou leur carrière y virent une opportunité et, en un instant, leurs discours devinrent effrontément toxiques. Un parlementaire du Mississippi, John Rankin, déclara : « C'est une guerre raciale (...). Je vous le dis, il est de la première importance que nous nous débarrassions de chaque Japonais (...). Qu'ils soient maudits ! Qu'on s'en débarrasse maintenant ! » Un autre parlementaire, Jed Johnson, de l'Oklahoma, réclama la stérilisation forcée de tous les Japonais vivant aux États-Unis. Le gouverneur de l'Idaho, Chase Clark, lança : « Les bridés vivent comme des rats, se reproduisent comme des rats et agissent comme des rats. »

Aucune de ces métaphores dégradantes, aucune de ces images insultantes et aucun de ces sentiments offensants n'étaient nouveaux pour

la plupart des Américains. Dès les débuts de l'immigration asiatique au XIX<sup>e</sup> siècle, les premiers journaux, puis plus tard Hollywood, avaient fantasmé un « Péril jaune » – une vague implacable d'immigration asiatique qui menaçait de submerger et de détruire non seulement les États-Unis mais tout l'Occident. En particulier à partir des années 1880, les caricatures publiées par les principaux journaux décrivaient régulièrement les Asiatiques comme des rongeurs, des cafards, des serpents, et autres vermines grouillant en direction des côtes de l'Amérique. Des couvertures de magazine mettaient en avant des images épouvantables d'Asiatiques abjects aux ongles interminables s'en prenant à des femmes blanches ou les séduisant dans des fumoirs d'opium miteux. À partir de 1929, Hollywood montra aux Américains le spectre du méchant Fu Manchu, résolu à détruire le monde occidental. Dans la foulée, quantité d'autres personnages asiatiques peu recommandables, soit serviles et obséquieux, soit impénétrables et menaçants – et presque toujours interprétés par des acteurs blancs –, étaient des figures familières des studios américains de cinéma.

Désormais, alors que ces discours empiraient, les vieux stéréotypes et la haine étaient déjà bien présents dans les esprits de millions d'Américains et les conséquences s'en firent de plus en plus douloureusement ressentir pour les Nippo-Américains et leurs parents Issei. À Hawaï, la loi martiale resta en vigueur sur toutes les îles. Des cours militaires remplacèrent les cours civiles et des centaines d'Issei et de Nisei furent sommairement arrêtés pour suspicion de déloyauté. L'arrestation soudaine de centaines d'hommes Issei en particulier priva de nombreuses communautés japonaises de leurs figures charismatiques, entraînant d'énormes perturbations dans le fonctionnement de chacune de ces communautés à travers tout le territoire. Des temples bouddhistes furent fermés. Ce fut aussi le cas d'écoles de langue japonaise et de centres communautaires. Des journaux en japonais durent également cesser leur publication. Les comptes en banques furent gelés. Les pêcheurs Issei furent interdits de sorties en mer.

Sur le continent, les enfants étaient raillés sur le chemin de l'école, ils n'étaient pas les bienvenus sur les aires de jeux et l'accès aux cinémas leur était interdit. Les propriétaires de petits commerces de toutes sortes – parmi lesquels des restaurants, des salons de coiffure, des échoppes de barbiers, des garages, des pharmacies, des cliniques vétérinaires et des cabinets dentaires – refusaient de servir leurs clients nippo-américains. Les magasins tenus par des Nippo-Américains et leurs parents étaient boycottés. Le président de l'université de l'Arizona

interdit à la bibliothèque de prêter des livres aux étudiants nippon-américains, en précisant : « Ces gens sont nos ennemis. »

Les Nisei, dont la plupart étaient des lycéens ou des étudiants, se demandaient comment leurs parents immigrés, qui n'étaient pas protégés par la citoyenneté américaine, allaient s'en sortir. Les Issei s'inquiétaient quant à la manière dont ils allaient pouvoir nourrir leur jeune famille, alors que leur situation économique devenait chaque jour plus compliquée. Des compagnies de chemin de fer, des restaurants, des pépinières, des entreprises horticoles, des compagnies minières et toutes sortes d'établissements industriels licencièrent du jour au lendemain des hommes qui travaillaient loyalement pour eux depuis des dizaines d'années. En quelques semaines, les municipalités retirèrent leurs licences à des entrepreneurs japonais, poussant des épiceries, des blanchisseries, des brasseries, des fleuristes et d'autres petits commerces à la liquidation. Le département du Trésor ferma des banques japonaises, gela les avoirs et renvoya les caissiers, les cadres et les responsables de comptes. Les familles ne pouvaient pas retirer plus de 100 dollars par semaine. Des restrictions de déplacement empêchèrent toute personne d'ascendance japonaise, qu'elle fût américaine ou non, de s'éloigner de plus de quelques kilomètres de son domicile ou de s'approcher de certaines installations sensibles comme les centrales ou les barrages<sup>1</sup>. Sur l'île de Bainbridge, à l'ouest de Seattle, la compagnie de ferry Black Ball interdit à toute personne d'origine japonaise – qu'elle fût américaine ou non – d'embarquer sur ses bateaux.

Les Shiosaki se tapirent à Hillyard. À l'orée de 1942, leur monde se réduisit à la blanchisserie comme endormie et à son voisinage immédiat. Dans l'impossibilité de retirer de l'argent librement de leur compte en banque, avec les revenus de leur échoppe réduits à presque rien, et dans l'incapacité même d'aller jusqu'aux lacs à l'extérieur de Spokane où Kisaburo aimait pêcher le dimanche, les parents conseillèrent à Fred ainsi qu'à ses frères et sa sœur de se faire discrets, d'éviter d'attirer l'attention : « N'allez pas là où il y a de la foule, où il y a des gens que vous ne connaissez pas et qui pourraient vous faire du mal. Restez à l'écart des inconnus. »

Alors que les fêtes de fin d'année venaient de s'achever, une vague immense de jeunes Américains se précipita pour rejoindre les rangs

---

1. Au début du xx<sup>e</sup> siècle les Issei se mariaient très rarement en dehors de leur communauté et un patronyme à consonance japonaise était considéré comme la preuve d'une ascendance japonaise.

de l'armée, n'hésitant pas à dormir sur le trottoir et à prendre place dans de longues files d'attente devant les bureaux de recrutement qui restaient ouverts seize à dix-huit heures par jour, pour en ressortir avec un large sourire, un dossier d'enrôlement à la main. Les rues et les restaurants, les bars et les dancings de chaque ville américaine furent soudainement remplis d'hommes portant fièrement les uniformes blancs de la Navy ou vert olive de l'armée de terre. Où qu'ils aillent, ces marins et soldats de fraîche date attiraient les compliments et les signes de tête amicaux, des tapes dans le dos de la part d'hommes trop âgés pour se battre et les regards admiratifs des jeunes femmes qu'ils croisaient dans la rue.

Aucun de ces jeunes hommes n'était sans doute plus fier de servir son pays que les membres de la Garde territoriale d'Hawaï. Plus des trois quarts d'entre eux étaient des Nippo-Américains, et pour cette raison, ils portaient leur uniforme avec une fierté particulière. Dès qu'ils avaient entendu l'annonce de ce qui s'était passé à Pearl Harbor – ou après avoir été les témoins directs de l'attaque –, ils savaient qu'ils auraient à supporter un fardeau particulier lors de cette guerre. Chacun d'entre eux savait que son visage et son nom de famille suggéraient une affinité avec l'ennemi et tous étaient déterminés à prouver qu'ils étaient autant américains, et impatients de se battre, que n'importe qui d'autre. Pendant presque six semaines, Kats Miho et ses camarades de la Garde – la majorité d'entre eux avaient 18 ou 19 ans à peine – patrouillèrent sur O'ahu, de nuit la plupart du temps, tenant la garde devant des réservoirs, des centraux téléphoniques, des dépôts de carburant, des centrales électriques, des hôpitaux et des pontons, avec à la main leur vieille carabine à culasse mobile.

Pourtant, le 19 janvier 1942, dans les heures précédant l'aube d'une nuit sans lune, survint un événement qu'ils n'avaient pas vu venir. Kats et son groupe étaient installés sous une tente pyramidale derrière une sous-station électrique de School Street. C'était une nuit comme les autres. Les garçons prenaient chacun leur tour de garde, deux par deux, se tenant au garde-à-vous devant la sous-station avec une baïonnette au bout de leur fusil. De temps en temps, des ouvriers de la défense travaillant la nuit passaient par School Street, en route vers leur travail, prenant toujours soin de chanter, de parler fort ou de taper sur les palissades pour être certains que les garçons de la Garde territoriale sachent qu'ils arrivaient et n'aient pas la détente facile. Quelques-uns d'entre eux traînaient même des boîtes de conserve vides avec une corde derrière eux pour qu'il n'y ait aucun doute.

À peu près vers 2 heures du matin, l'équipe reçut une communication radio lui ordonnant de ramasser ses affaires et de se préparer à partir. Ce n'était pas du tout habituel. Alarmés mais excités, dans l'incertitude de l'endroit où ils allaient être déployés, ou même pour quelle raison, les garçons se préparèrent. Puis ils attendirent. Ce n'est qu'à 5 h 30 qu'un camion débâché remonta lentement School Street, les ramassa et les emmena à l'école Lanakila. Là, ils retrouvèrent tous les membres de la Garde territoriale qui tournaient en rond dans l'obscurité sur le terrain de sport, essayant de comprendre ce qui se passait.

Finalement, un de leurs officiers commença à expliquer la situation. Le capitaine Nolle Smith était un grand gaillard, un joueur de l'équipe de football de l'université d'Hawaï. Il commença à bégayer, des larmes lui montaient aux yeux. En tant que Noir, il savait ce qu'était la discrimination. Il dit qu'il avait tenté de s'opposer à ce qui était sur le point de se passer, que tous les officiers locaux avaient essayé, mais qu'ils avaient été outrepassés par quelqu'un à Washington. Puis un autre officier, Rusty Frazier, lui succéda et alla directement au fait. Apparemment, certaines des huiles qui étaient venues du continent pour une inspection avaient été contrariées de voir des jeunes gens aux traits japonais porter des armes. Les ordres étaient venus d'en haut. « La raison pour laquelle vous êtes là ce matin, c'est parce que vous tous, qui êtes des Américains d'origine japonaise, vous êtes démobilisés en raison de vos origines. À l'instant où je vous parle, vous n'appartenez plus à la Garde territoriale d'Hawaï. »

Comme sonné, Kats Miho fut cloué sur place, la bouche ouverte, abasourdi. Ils étaient tous stupéfaits. En colère. Frustrés. Humiliés. Un jeune homme, Ted Tsukiyama, dirait des années plus tard que ce moment fut le pire de sa vie, l'expérience la plus traumatisante de toute la guerre, une guerre au cours de laquelle il vivrait de nombreux événements traumatisants. « Si une bombe avait explosé à cet instant, la dévastation n'aurait pas pu être pire », se rappela-t-il. Leur vœu le plus cher depuis le 7 décembre était de servir leur pays, d'accomplir ce que les jeunes gens faisaient à travers tous les États-Unis, se tenir debout, être fiers, comme tous leurs semblables. Cette possibilité s'était évanouie en un instant, remplacée par une soudaine prise de conscience qu'on ne leur faisait plus confiance. Voire pire : on ne les considérait même pas comme de vrais Américains.

Pendant quelques minutes, il n'y eut que du silence. Puis, tout autour de lui, Kats commença à entendre des jeunes gens sangloter doucement dans l'obscurité.





Deuxième partie

L'EXIL



## 5.

« L'un d'entre eux m'a confisqué mon kit de couture  
– un de ces petits kits de voyage.  
Il me l'a pris. J'ai expliqué : "Je ne peux pas faire  
de bombe avec ça, j'en ai besoin."  
Il m'a regardé l'air de dire : "Vous n'avez pas le droit  
de dire quoi que ce soit." »

Lily Yuriko Hatanaka, 14 décembre 2009

En 1942, le printemps arriva tôt, comme c'est souvent le cas, dans la vallée de la Salinas en Californie, où de vastes champs de laitues, de bettes, d'épinards et d'artichauts s'étiraient à perte de vue depuis les monts Gabilan, à l'est, jusqu'à la baie de Monterey, à l'ouest. Début février, les températures diurnes se maintenaient aux alentours de 15 degrés, et dépassaient parfois les 20 degrés. Les monts Gabilan étaient passés d'un brun automnal à un vert printanier. Les fleurs de moutarde jaune clair avaient déjà éclos le long des fossés d'irrigation de la vallée. Des hommes au volant de tracteurs labouraient un sol noir qui sentait bon, tandis que des nuées de mouettes rieuses les suivaient, plongeant vers le sol, se régaland de vers de terre charnus. Des sturnelles étaient perchées sur les poteaux des clôtures, vocalisant leur chant de printemps ; les notes claires semblables au bruit de

clochettes de leur ritournelle montaient en spirale vers un ciel bleu sans le moindre nuage.

La région natale de John Steinbeck était l'aboutissement d'un long et pénible voyage pour les dizaines de milliers de réfugiés qui, fuyant la tempête de poussière du *dust bowl*, s'étaient déversés dans la vallée au cours des années précédentes, une odyssée immortalisée par les photographies obsédantes de Dorothea Lange et la publication, juste trois ans plus tôt, des *Raisins de la colère*. Les Okies, du sobriquet dont on avait affublé ces ouvriers agricoles en référence à l'État de l'Oklahoma, épicerie de la catastrophe, étaient arrivés – épuisés, les traits tirés et les yeux caves – dans de vieux tacots et des camions déglingués remplis à ras bord de chaises à bascule, de bassines à linge et de vieilles machines à coudre, espérant trouver un éden américain. Par maints aspects, c'est bien ce qu'ils trouvèrent. Et ils découvrirent aussi qu'ils n'étaient pas seuls. Ils étaient seulement le dernier ajout à un riche pot-pourri de réfugiés et d'immigrants qui s'étaient installés dans la vallée avant eux. Moins d'un siècle après que les Américains venus de la côte est avaient envahi la Californie à la recherche d'or, forçant au départ les familles mexicaines qui détenaient les premiers grands ranchs de la vallée, les Blancs possédaient la majorité de la terre. Or c'étaient surtout des immigrés chinois, philippins et japonais qui la travaillaient. C'étaient eux qui cultivaient, moissonnaient et expédiaient vers l'est la plus grande partie des légumes du pays, eux dont le dur labeur avait fait de la vallée, dans les années 1930, le « saladier de l'Amérique ». C'était un travail exigeant, mal payé et qui n'offrait pas le moindre répit, dont beaucoup d'enfants qui grandissaient dans la vallée, quelle que soit la couleur de leur peau, partageaient la dureté. Peu d'entre eux toutefois étaient plus durs que Rudy Tokiwa, 16 ans. Et Rudy était ivre de colère.

Le jour de l'attaque de Pearl Harbor, il se trouvait dans un champ de laitues, plié en deux, une houe à la main, regardant sa sœur Fumi courir dans sa direction, trébuchant dans les sillons, remuant les bras, criant, lui apportant la nouvelle. Rudy avait été effaré, mais guère surpris. Sa première pensée fut : « Eh bien, il fallait que ça finisse par arriver. » Puis, presque immédiatement, une seconde pensée – sous forme de question – lui vint à l'esprit. Si c'était la guerre, la guerre avec le Japon, et qu'il fût appelé à combattre, que ferait-il ? Pour Rudy, la réponse était loin d'être évidente.

Ce n'était pas qu'il était réticent à l'idée se battre, loin de là. Bien qu'il fût encore jeune, il était déjà un combattant. Pas très grand, né prématuré et sans espoir de survie, assailli par un asthme infantile,

manquant d'y passer quand il s'énervait, il devait lutter pour chaque souffle et se ménager depuis ses tout premiers jours. Dès ses 5 ans, il avait travaillé dans les champs, surveillant les légumes que sa famille cultivait sur de riches terres alluviales. Penché vers le sol, arrachant les mauvaises herbes, il avait toujours su que presque rien ne serait facile pour un fils de fermiers nippo-américains en Californie. En grandissant, il se rendit compte que Salinas était un endroit où un garçon devait savoir utiliser ses poings s'il voulait garder la tête haute, tout comme dans le Hillyard de Fred Shiosaki.

À partir de ses 12 ans, Rudy, à l'instar de nombreux jeunes Nippo-Américains de sa génération, avait déjà passé du temps au Japon, vivant auprès de membres de sa famille, apprenant la langue et se familiarisant avec la culture de ses parents. S'il avait accepté d'y aller, c'était seulement parce que ses frères et sœurs aînés avaient à tout crin refusé de le faire, et que son père l'avait convaincu qu'il fallait qu'au moins un des membres de la génération suivante connaisse la langue afin de rester en contact avec les oncles et tantes. De plus, en tant que benjamin, il avait tendance à se retrouver sous la fêrule de ses frères et sœurs. Il se disait que, peut-être, au Japon, il n'aurait pas à subir cela.

Pourtant, envoyé dans la préfecture ancestrale de sa famille, Kagoshima, au sud du pays, il avait trouvé que la vie au Japon était beaucoup plus difficile qu'il ne l'avait imaginé. Ses enseignants ne souffraient ni discussion ni contestation. Son éducation consistait presque entièrement à apprendre par cœur de nouveaux mots et caractères japonais. Quand il allait à pied à l'école, s'il ne s'inclinait pas et ne présentait pas ses respects aux hommes d'une classe supérieure qu'il lui arrivait de croiser, ceux-ci pouvaient le frapper pour le punir de son insolence. Si l'un d'entre eux lui ordonnait de se mettre à genoux et de cirer ses chaussures, Rudy s'exécutait sans délai, sous peine à nouveau d'être frappé ou de recevoir des coups de pied. Toutefois il détestait s'incliner – telle n'était pas sa nature – et il commença à prendre des cours de judo.

Quand il atteignit l'âge auquel, au Japon, tous les garçons devaient participer à un entraînement militaire, lui et ses camarades de classe pouvaient être brutalement tirés de leur lit à n'importe quelle heure de la nuit au son d'un clairon et envoyés manœuvrer dans la campagne de Kagoshima. Parfois, les exercices duraient plus de quarante-huit heures d'affilée, des garçons de 13 ans trébuchaient en traversant des champs dans l'obscurité nocturne, sous la pluie ou dans le brouillard, titubant sous le poids de lourds sacs à dos.

S'il n'avait pas pensé à préparer de la nourriture à emporter, il lui fallait endurer la faim. S'il se plaignait, il était réprimandé. Après les sorties, il ne rentrait pas à la maison, mais allait directement à l'école, qu'il ait mangé ou pas.

Pendant ses maigres loisirs, Rudy pouvait se rendre compte directement des privations qui marquaient la vie quotidienne au Japon. À la suite de l'embargo américain sur le pétrole – destiné à punir le Japon pour son invasion de la Chine –, les autobus, les voitures et les taxis roulaient au charbon ou à la vapeur plutôt qu'à l'essence ou au gasoil. Quand les autobus avaient du mal à grimper les collines faute de carburant, tout le monde devait sortir et pousser. L'air était sale et saturé de suie de charbon. Soixante-dix pour cent de l'économie japonaise était consacrée aux dépenses militaires et les biens de consommation étaient rares. Les matières premières, dont le riz, étaient rationnées. Les habits typiques de l'Occident – des costumes et des chapeaux mous, des cravates en soie et des chaussures stylées – disparurent de tous les magasins, car ce n'était plus la mode, et il était même considéré comme antipatriotique d'afficher la moindre prospérité en ces temps d'austérité. La vie au Japon était devenue grise et lugubre, et tout le monde s'habillait en conséquence. À mesure que l'humeur nationale se renfrognait sous l'effet de l'embargo pétrolier, l'inéluclabilité de la guerre contre les États-Unis était sur toutes les lèvres. À l'automne 1939, l'oncle de Rudy jugea qu'il était temps de l'emmener à Yokohama pour le mettre dans un bateau, le *Tatsuta Maru*, à destination de San Francisco. En dépit des conditions de vie difficiles, Rudy aurait préféré rester au Japon. Il était enfin parvenu à se faire des amis et à gagner le respect des autres à l'école. Il pouvait parler anglais avec aisance et les autres lycéens avaient commencé à lui demander de leur donner des leçons d'anglais. Le principal de l'école s'était mis à inviter Rudy à se joindre à lui pour l'aider à évaluer les étudiants qui donnaient des discours en anglais. Et à l'école, personne ne l'appelait « le bridé ».

En octobre, Rudy pénétrait dans la baie de San Francisco en passant sous le Golden Gate Bridge et rentrait chez lui en Californie. Svelte, souple et endurci par ses aventures au Japon, il s'inscrivit au lycée de Salinas, qu'avait fréquenté Steinbeck. Il intégra l'équipe de gymnastique, celle d'athlétisme et celle de lutte. Il rejoignit également l'équipe de football des Salinas Cowboys en compagnie de son frère aîné, Duke, qui devint le quarterback star de l'équipe. Sans trop de difficulté, Rudy se réadapta à la vie américaine qu'il avait connue avant son départ. Lui et ses amis, des lycéens blancs pour la plupart, traînaient ensemble



Rudy Tokiwa

en ville devant les bars à soda, ils allaient au cinéma et s'intéressaient aux voitures et à la façon de les réparer, ainsi qu'aux filles.

Pourtant, le point de vue de Rudy n'était plus le même qu'avant son départ, et il était différent de celui de la plupart de ses amis. Malgré les difficultés de la vie au Japon, et en partie à cause d'elles, il sentait qu'il était devenu un homme meilleur, plus dur, plus capable de supporter l'adversité, plus conscient des vertus d'un dur labeur et d'une stricte discipline. Il était revenu du Japon profondément fier de son héritage nippon et conscient du point de vue japonais sur les affaires du monde, il savait à quel point les Japonais se sentaient isolés et assiégés. À partir du moment où il était revenu dans la vallée, il avait compris bien mieux que ses camarades de lycée, ou que la plupart des Américains, à quel point la guerre était imminente, à quel point elle semblait inéluctable du point de vue japonais. Par conséquent, Rudy n'avait pas été surpris quand sa sœur lui avait annoncé ce 7 décembre, dans le champ de laitues, la nouvelle de l'attaque contre Pearl Harbor.

Ce soir-là, la famille Tokiwa fit ce que des milliers de familles japonaises firent à travers les États-Unis. Tout le long de la côte ouest en particulier, ces familles mirent en marche leur poêle à huile ou à bois, celles qui en avaient allumèrent des feux dans leur cheminée. Elles livrèrent aux flammes les photographies de famille, les précieuses poupées Hinamatsuri de leurs filles et des livres en japonais. Elles cassèrent les disques japonais. Elles démontèrent les autels bouddhistes et

shintô avant d'en dissimuler les pièces. Elles donnèrent à des voisins abasourdis les élégants kimonos d'époque, les vases anciens et les épées de samouraï dont elles avaient hérité. Elles se débarrassèrent de tout ce qui était *made in Japan* – des appareils photo, des jumelles, de la vaisselle. Puis, fouillant dans une vieille malle de voyage, le père de Rudy, Jisuke – un ancien combattant de la Grande Guerre –, déposa délicatement son uniforme de l'armée américaine en haut de la pile de vêtements qui s'y trouvait, pour être certain que quiconque regarderait dans la malle le verrait en premier.

Le lendemain matin, tandis que Rudy et Duke étaient sur le chemin du lycée, une demi-douzaine de jeunes surgirent devant eux, les désignèrent du doigt et lancèrent d'une voix hargneuse : « Ces sales bridés, on va leur casser la gueule. » Rudy et Duke échangèrent un regard. Puis Duke grommela : « Ce n'est qu'une bande de Okies, on va en faire une bouchée. » Ils s'écartèrent et serrèrent leurs poings, mais avant qu'ils puissent se lancer dans la bagarre, une voix derrière eux s'écria : « Bon, laissez-nous faire, les Tokiwa. On va s'en occuper. » C'était une bonne partie de l'équipe de football des Salinas Cowboys. Les deux frères s'écartèrent, les footballeurs firent quelques pas en avant et les agresseurs détalèrent. Toutefois quand Rudy et Duke entrèrent dans le lycée et empruntèrent les couloirs, d'autres élèves commencèrent à les conspuer : « Encore les bridés ! » C'en était trop pour Rudy. Il se précipita dans le bureau du principal et lança que son frère et lui rentraient chez eux : « Nous n'avons pas à subir ces agressions, explosa Rudy. N'importe qui vient me trouver pour me traiter de bridé, c'est la dernière fois que je le laisse faire ! » Le principal dit à Duke qu'il ne pouvait pas quitter l'établissement. Mais il n'aimait pas l'attitude de Rudy et le renvoya chez lui, insistant bien sur le fait qu'il le considérait comme un fauteur de troubles et que Rudy allait payer les conséquences de son accès de colère.

En rentrant chez lui, d'autres ennuis l'attendaient. Le FBI était arrivé à la ferme des Tokiwa sur River Road au sud-ouest de Salinas dans une grosse berline noire tandis que la famille travaillait aux champs. Le temps que les Tokiwa rentrent chez eux, les fédéraux avaient fracassé la porte d'entrée et perquisitionnaient la maison de fond en comble, renversant les tiroirs pour les vider, fouillant les placards, montant au grenier avec des lampes torches, à la recherche d'articles de contrebande – des radios à ondes courtes, des jumelles, des appareils photo, tout ce qui pourrait être utile à des saboteurs ou qui pourrait prouver leur attachement au Japon. La famille restait assise à les regarder sans rien dire. Quand les agents ouvrirent la malle de



voyage et trouvèrent l'uniforme de Jisuke, l'un d'entre eux le tint à bout de bras et demanda :

« C'est quoi, ça ?

– C'est mon uniforme, répondit Jisuke sur un ton égal.

– C'est un uniforme américain.

– Oui, j'ai servi dans l'armée américaine. J'étais en France.

– Mais oui, bien sûr ! Les bridés ne sont pas acceptés dans l'armée américaine. »

Ils jetèrent l'uniforme par terre et le piétinèrent tout en continuant leurs recherches. C'en était trop pour Rudy. Il bondit sur ses pieds et se mit à crier : « Allez vous faire foutre ! Mais allez vous faire foutre ! » Ses parents le retinrent, mais en regardant les agents lever enfin le camp, il se dit, toujours bouillonnant de colère : « Ce pays n'aime pas les Japonais. Il n'aime pas les Asiatiques. Il faudrait mieux que je sois blanc. »

Cela faisait à présent huit semaines que Pearl Harbor avait été attaqué et la colère de Rudy n'en finissait pas de grandir. Peu à peu, on leur interdisait tout, à lui et à sa famille. D'abord on avait dit à ses parents qu'ils ne pouvaient pas se déplacer sans autorisation au-delà d'une zone de 20 kilomètres autour de chez eux, ce qui signifiait qu'ils ne pouvaient plus se rendre au centre-ville de Salinas pour faire leurs courses. Puis, quand sa sœur Fumi était allée acheter des graines, on lui avait discrètement demandé de revenir plus tard quand il y aurait moins de clients blancs dans le magasin. Puis sa famille dut remettre à la police jusqu'à ses lampes torches, ses récepteurs radio, ainsi que ses arcs et ses flèches.

Les rumeurs allaient bon train. On disait que des milliers de familles nippo-américaines – peut-être la sienne parmi celles-ci – pourraient bientôt être expulsées de chez elles et enfermées dans des camps de concentration, comme des criminels. Bien sûr, cela ne pourrait pas se passer comme ça, pensait Rudy. Du moins, pas des familles entières. Après tout, les Nisei comme lui étaient des citoyens américains. Au lycée, il avait étudié la Constitution en cours d'histoire et les citoyens américains avaient des droits. On ne pouvait pas vraiment l'enfermer sans raison. Il le savait. Mais il se demandait ce que deviendraient ses parents.

À Hawaï, Kats Miho ressentait son renvoi de la Garde territoriale comme un coup de poignard et décida de rentrer chez lui à Maui. Il n'avait pas le cœur de rester à l'université, alors que beaucoup de ses

camarades se préparaient à partir à la guerre : à quoi bon rester s'il ne pouvait pas se joindre à eux ?

Maui se transformait rapidement en centre d'instruction et de ravitaillement pour les batailles à venir dans le Pacifique. Plus de cinquante installations militaires étaient en cours de construction à travers toute l'île : des camps d'entraînement dans la jungle ou au combat souterrain, des stands de tir pour mitraillettes, une zone de ciblage pour les mortiers et l'artillerie, un champ d'exercice pour lance-roquettes, des batteries de défense côtière, des casernes, des mess et surtout des terrains d'aviation. Sur une île où auparavant se faire employer en dehors des plantations était pratiquement impossible, il y avait à présent du travail à chaque coin de rue. Comme les hommes blancs s'adonnaient rarement au travail manuel, la plupart de ces emplois revenaient à des jeunes hommes d'ascendance japonaise, chinoise, philippine ou hawaïenne. S'il ne pouvait pas s'engager dans l'armée, Kats se disait qu'il pourrait aussi bien se rendre utile à son pays en participant à l'effort de guerre. Il trouva un marteau, une scie et une équerre à l'hôtel Miho. S'autoproclamant apprenti charpentier, il alla donner un coup de main à la construction de bâtiments à la station aérienne de la Navy à Pu'unēnē qui ne cessait de s'étendre sur le grand isthme verdoyant de la vallée centrale de Maui. Il travaillait dix ou douze heures par jour, sept jours par semaine, portant des tuiles sur ses épaules, rampant sous les combles, enfonçant des clous, travaillant torse nu sous le soleil d'Hawaï. Le salaire s'avérait correct – 75 cents de l'heure – et il était content de pouvoir s'occuper.

Bien qu'il se tînt au premier rang pour assister au déploiement de l'effort de guerre du pays, ce qu'il voyait ne faisait que le démoraliser davantage. Quand il s'était rendu sur les plages où lui et ses amis avaient campé enfants, il trouva des jeunes hommes enthousiastes sortant des vagues en tenant au-dessus d'eux leurs fusils à bout de bras, s'entraînant à des débarquements amphibies. Quand il se promenait en voiture sur les collines autour du lycée de Maui, il croisait des vingtaines de jeeps militaires qui descendaient cahin-caha les pistes sucrières. Quand, lors de sa pause déjeuner, il mangeait son sandwich à l'ombre d'un arbre, il regardait silencieusement des troupes chaque jour plus nombreuses sortir des avions de transport militaire, impatient de se mêler à eux. La déception et la honte qu'il avait ressenties tôt en ce matin de janvier, quand lui et les autres Nisei avaient été renvoyés de la Garde territoriale d'Hawaï, continuaient à s'immiscer en lui. Elles lui nouaient l'estomac.

À Hillyard, les parents de Fred Shiosaki étaient rongés par une inquiétude tenace : la perspective qu'à n'importe quel moment des hommes en trench-coat puissent débarquer et emmener Kisaburo les angoissait. Pendant des semaines, des Issei de Spokane avaient purement et simplement disparu les uns après les autres. Beaucoup de familles n'avaient pas de nouvelles. Un jour, les agents du FBI finirent par arriver.

Ils fouillèrent l'appartement au-dessus de la blanchisserie. Ils confisquèrent une radio à ondes courtes, une paire de jumelles, la 22 long rifle de Fred et, le plus dur à supporter pour lui, son appareil photo fétiche. Ils n'embarquèrent pas son père, mais lui ordonnèrent, à lui et à son épouse, Tori, de se rendre immédiatement à leur bureau du centre-ville. Fred et sa sœur, Blanche, conduisirent leurs parents à Spokane dans la vieille Maxwell familiale. Tandis qu'ils attendaient dans la voiture devant le bâtiment, les heures s'étiraient et les enfants Shiosaki s'inquiétaient que leur père disparaisse tout simplement, comme tant d'autres pères avant lui. Quand leurs parents finirent par sortir, ils étaient ensemble. Ils montèrent dans la voiture et annoncèrent calmement qu'ils étaient désormais considérés comme étant ce que l'on appelait des « ennemis étrangers ».

Quelques jours plus tard, Fred fut convoqué dans le bureau du proviseur, où un homme plus âgé portant costume et chapeau l'attendait. L'homme montra un insigne et annonça sur un ton égal : « J'appartiens au FBI. On vous a vu prendre des photos du lycée. Qu'est-ce que vous faisiez ? » Fred se figea, terrifié. Il se mit à balbutier, incapable de prononcer les mots sans trébucher sur chacun d'eux ; rien de cohérent ne pouvait sortir de sa bouche. Il essaya d'expliquer qu'il était chargé des photographies de l'annuaire de fin d'année de l'établissement, qu'il avait emprunté un appareil photo pour prendre les clichés dont il avait besoin, et qu'il n'avait aucune mauvaise intention. En fin de compte, il parvint à se faire comprendre et l'agent se détendit. Apparemment une femme qui passait en voiture devant le lycée avait vu Fred en train de prendre des photos et en avait déduit qu'il était un espion. « Oublie tout ça », conclut l'agent en partant. Mais Fred rentra chez lui sous le choc.

La femme qui avait aperçu Fred et vu un espion n'était que l'une des millions d'Américains qui pensaient que la trahison japonaise était partout cet hiver-là, tapie derrière le comptoir de la blanchisserie, enfouie dans le cœur du jardinier en train de tondre la pelouse,

dissimulée derrière le visage souriant du vieillard vendant ses produits sur le marché. Beaucoup tenaient pour acquis que seule une espèce d'espionnage de l'intérieur avait pu permettre une catastrophe aussi soudaine et dévastatrice que l'attaque contre Pearl Harbor. Ce n'était certainement que le début. Dans le Salinas de Rudy Tokiwa, les habitants de la ville forcèrent les prêtres d'un temple bouddhiste à décrocher leur grand gong de bronze parce qu'ils pensaient que les Nippo-Américains pourraient s'en servir pour guider jusqu'à eux une armée japonaise d'invasion depuis le front de mer à Monterey, situé à une vingtaine de kilomètres.

Ce qui avait commencé comme des rumeurs un peu folles de sabotage et de trahison à travers les rues d'Honolulu et tout le long de la côte ouest le 7 décembre était petit à petit légitimé par la parole officielle. À peine une semaine après Pearl Harbor, Frank Knox, le secrétaire à la Marine, publia un communiqué de presse : « Je pense que la plus efficace cinquième colonne de la guerre se trouvait à Hawaï. » Le même jour, John Rankin déclara lors d'une séance de la Chambre des représentants : « Je suis pour l'arrestation immédiate de tous les Japonais se trouvant en Amérique, en Alaska et à Hawaï, et pour leur internement dans des camps de concentration. » D'autres au gouvernement poussaient dans le sens contraire, s'appuyant sur le manque de preuves et le nécessaire respect de la loi. Un débat commença à faire rage en coulisse, tant au sujet des faits (y avait-il eu ou non déloyauté ?) qu'au sujet de la politique (comment s'en garantir à l'avenir ?). D'un côté, le département de la Guerre était en faveur d'internements massifs, de l'autre, le département de la Justice considérait avec fermeté qu'une telle mesure constituerait une violation majeure des droits civiques. Tout au long de la fin de janvier et du début février, les deux camps débattirent du sujet dans une succession de réunions tendues. Pendant tout ce temps, des responsables militaires, des journalistes de la côte ouest et des responsables politiques démocrates comme républicains accentuèrent leurs pressions sur le président Roosevelt. Ils voulaient que ces gens soient déplacés sans tarder. Roosevelt semblait de plus en plus enclin à leur donner raison.

Ce n'était pas le cas de son épouse. Immédiatement après Pearl Harbor, Eleanor Roosevelt s'était envolée pour la côte ouest où, en apprenant que les comptes en banque des fermiers Issei avaient été gelés, elle avait fait pression avec succès sur le département du Trésor pour qu'ils soient autorisés à retirer chaque mois 100 dollars. Lors de sa visite, elle fit en sorte de poser avec un groupe de Nisei et prononça un discours à la radio le 11 janvier dans lequel elle insista sur

le fait que les Issei étaient des résidents de longue date dans le pays et qu'on leur avait pourtant toujours dénié le droit d'en demander la citoyenneté. De retour à la Maison Blanche, elle tenta de gagner l'oreille du président.

Finalement, le 19 février 1942, Roosevelt signa l'ordre exécutif 9066 autorisant le secrétaire à la Guerre ou son commandement militaire à désigner les régions desquelles « quiconque p[ouvait] être exclu ». L'ordre ne mentionnait pas les Nippo-Américains, ou quelque autre groupe. Il ne faisait pas de distinction entre les citoyens et les non-citoyens. Il ne précisait pas le sort des personnes qui allaient être expulsées, où elles seraient envoyées, ni ce que l'on ferait d'elles. Tout cela était laissé à l'initiative des autorités militaires. Néanmoins, alors que l'Allemagne continuait à resserrer sa poigne de fer sur l'Europe, en Amérique, la plupart des regards étaient désormais tournés vers le Pacifique, et chacun savait quelle était la cible de cette décision : toute personne portant un patronyme japonais et vivant près de la côte ouest. Le raisonnement qui l'avait emporté au sein du gouvernement était qu'il n'y avait aucun moyen de mesurer rapidement et de manière fiable la loyauté des Nippo-Américains et de leurs parents immigrés : ils représentaient tous une menace pour les bases militaires sur la côte et pour l'industrie de défense, alors en plein essor. La politique en la matière ne s'embarassait pas de nuances. En mars, un sondage indiquait que 93 % des personnes interrogées étaient favorables au déplacement des Issei de la côte ouest. Seulement 25 % d'entre elles étaient opposées à l'internement des Nisei, y compris leurs enfants américains.

Quand Eleanor Roosevelt eut vent de cet ordre exécutif 9066, elle tenta d'en parler avec son époux. Il refusa d'aborder le sujet.

Les rouages du gouvernement se mirent en branle avec une efficacité froide et toute guerrière. Le lieutenant général John DeWitt proposa la création d'une zone d'exclusion d'où à la fois les Nippo-Américains et leurs parents Issei devaient être éloignés, par la force si nécessaire. Cette zone incluait les régions les plus occidentales des États de Washington, de l'Oregon et de Californie, ainsi que certaines régions de l'Arizona<sup>1</sup>. La grande majorité des Issei et des Nisei amé-

---

1. Pendant une brève période en mars, les Nippo-Américains furent encouragés à s'éloigner « volontairement » de la zone d'exclusion. En pratique, pour la plupart des familles, c'était pratiquement impossible de le faire dans le délai qui leur était imparti. Leur compte en banque étant inaccessible, ils n'avaient nulle part où aller, pas d'argent

ricains vivaient dans ces régions. Le seul autre foyer de peuplement nippo-américain – et il était de taille – se situait à Hawaï. Le gouvernement réalisa qu’il serait impossible d’éloigner autant de personnes de l’archipel sans plonger l’économie de tout le territoire dans une situation proche de la catastrophe. La décision d’éloignement était donc inapplicable, à la fois parce qu’elle serait allée à l’encontre des intérêts des plantations d’ananas et de cannes à sucre et parce que, dans les mois à venir, Hawaï serait une plateforme cruciale pour mener la guerre du Pacifique. Par conséquent, à Hawaï, seuls ceux dont le nom figurait sur la liste du FBI seraient arrêtés et confinés dans des sites de détention fédéraux distincts, pour la plupart sur le continent, loin de leur famille<sup>1</sup>.

Le 1<sup>er</sup> mars, DeWitt établit un couvre-feu de 20 heures à 6 heures pour tous les individus d’ascendance japonaise, qu’ils fussent citoyens américains ou non. Le 18 mars, le président Roosevelt signa un second ordre exécutif, le 9102, fondant une nouvelle agence, la War Relocation Authority (WRA). La mission de la WRA consistait à procéder avec ordre et méthode pour interner les personnes éloignées des zones d’exclusion. Puis, le 27 mars, DeWitt interdit aux Nippo-Américains de déménager « volontairement » à l’est de leur propre chef, ne leur laissant comme autre option que les éloignements forcés et l’internement.

Une onde de choc parcourut les communautés nippo-américaines tout le long de la côte, alimentant l’inquiétude. Les ordres semblaient clairs, précis et diligents du point de vue des militaires et du gouvernement, mais du point de vue de celles et ceux dont la vie en était affectée, ils étaient tout sauf limpides.

Quiconque dont l’ascendance était japonaise pour au moins un seizième – en fait quiconque avait au moins un arrière-arrière-grand-parent japonais – devait désormais s’enregistrer pour être éloigné de la zone d’exclusion. Le ratio en lui-même était absurde et tout théorique. Les Issei étaient nés au Japon et tous étaient presque entièrement japonais par leur ascendance. À peu près tous les Nisei avaient deux parents japonais. Et la plupart des Nisei étaient trop jeunes pour avoir des enfants. Dans les faits, toute personne avec la moindre ascendance

---

pour déménager, et aucun moyen de subsistance. Par ailleurs, les menaces de violences collectives et les déclarations publiques hostiles des gouverneurs de nombreux États faisaient redouter aux familles les conséquences d’une telle décision.

1. Un nombre relativement réduit de détenus à la fois Issei et Nisei furent internés à Hawaï, d’abord sur Sand Island puis, à partir de 1943, à Honouliuli, un camp particulièrement spartiate situé au fond d’un vallon étouffant et infesté par les moustiques dans les collines au nord-ouest d’Honolulu.

japonaise était susceptible d'être éloignée. Mais il y avait d'autres complications. Des Nisei plus âgés avaient des conjoints d'origine différente. Ces couples devaient décider s'ils devaient se séparer ou être internés ensemble. Il y avait les orphelins japonais, certains dans des orphelinats et d'autres qui avaient été adoptés par des parents d'autres origines. Il y avait aussi les enfants placés. Il convenait de tous les retirer de leur orphelinat ou de leur famille d'accueil. Et que faire des personnes âgées grabataires ? Des femmes enceintes sur le point d'accoucher ? Des malades chroniques ? Des handicapés mentaux ? Des patients qui se remettaient d'une opération à l'hôpital ? Toutes et tous – d'une manière ou d'une autre – devaient être éloignés.

Des dizaines d'autres questions vinrent à l'esprit des mères et des pères, des fils et des filles. Qu'advierait-il des étudiants dont l'année universitaire était à moitié écoulée ? Et les lycéens auxquels il restait encore des examens à passer ? À une époque où la polio, la tuberculose et la grippe étaient encore menaçantes, comment ferait-on pour éviter les épidémies dans des camps surpeuplés ?

Alors que l'information se répandait de famille en famille parmi les Nippo-Américains et que les interrogations allaient croissant, la construction de dix-sept « centres de rassemblement » temporaires fut lancée afin d'héberger ceux qui étaient sur le point d'être expulsés de chez eux. On peut difficilement évaluer le nombre exact de personnes qui seraient finalement internées dans ces lieux temporaires et dans les plus pérennes « centres de déplacement » qui les remplaceraient, mais elles devaient être au moins 108 000 personnes et purent être jusqu'à 120 000. Le 24 mars, l'armée publia la première d'une série d'ordres d'« évacuation » de civils spécifiques à certaines zones. Elle concernait les 271 personnes d'ascendance japonaise qui vivaient sur l'île de Bainbridge, dans l'État de Washington. L'armée leur laissait six jours pour se préparer à quitter les lieux, en n'emportant que ce qu'ils pouvaient prendre. Cette semaine-là, des hommes traînèrent sur l'île au volant de leur camion pour profiter de la situation. « Eh toi, le bridé ! On va te foutre à la porte demain. Je te donne dix biftons pour ce réfrigérateur (...). Ta machine à laver, tu me la laisses pour 3 balles ? » lançaient-ils par la fenêtre ouverte de leur véhicule.

À Salinas, Rudy Tokiwa était ulcéré.





## 6.

« Je ne fais que penser à toi. Quoi que je fasse,  
que je sois en train de manger ou même de rire,  
c'est comme si je ne pouvais pas m'échapper  
et je suis en permanence au bord des larmes.

Le soir, je regarde la lune et je prie  
pour ton retour. Quand le vent souffle, je prie le vent.  
Regarder les petits oiseaux voler librement me fait  
pleurer, et je leur parle pour qu'ils te ramènent. »

Hanaye Matsushita, internée à Minidoka,  
à son époux, Iwao, interné à Fort Missoula, Montana.  
27 septembre 1942

Le père de Rudy Tokiwa, Jisuke, ne savait pas quoi faire. Ancien combattant, chef de famille, âgé de 62 ans, c'était lui qui prenait les décisions, lui vers lequel tout le monde se tournait pour savoir quoi faire. Au cours des quarante-deux années qui avaient suivi son départ du Japon, quand il n'était qu'un jeune homme sans avenir, il avait été domestique, étudiant, ouvrier, soldat, fermier, mari et père. Désormais, Fusa, son épouse, et lui possédaient un tracteur et une voiture familiale. La maison qu'ils louaient contenait la plupart des équipements de la vie moderne : l'eau courante, un récepteur radio, l'électricité, des lits constitués d'un matelas posé sur un sommier. La terre qu'il

cultivait était si fertile, et son ardeur à l'exploiter si grande, que, certaines années, il devait envoyer une partie de sa production par rail vers la côte est. Alors qu'il commençait à s'approcher d'un âge avancé, il en était arrivé à croire que Fusa et lui pourraient vivre une vie raisonnablement confortable, qu'ils allaient pouvoir en profiter un peu et laisser leurs fils s'occuper davantage de la ferme à l'avenir.

Sauf que désormais, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire.

Ses fils étaient pris à partie sur le chemin de l'école. On tournait le dos à sa fille à l'épicerie. Les cultures étaient sur le point d'être récoltées, mais à en croire les titres agressifs des journaux, les affiches placardées sur les poteaux téléphoniques et les bulletins d'information débités sur un ton froid à la radio, au plus tard le 30 avril, il aurait à « évacuer », c'est-à-dire à abandonner derrière lui sa terre, laissant ses récoltes pourrir. C'était plus que ce qu'un homme de son âge pouvait supporter.

La famille Tokiwa ne possédait pas la terre qu'elle exploitait. Les immigrants japonais, en vertu d'un ensemble de lois anti-asiatiques dont les racines remontaient à l'arrivée des travailleurs chinois en Californie pendant la ruée vers l'or de 1849, avaient interdiction de posséder quelque terre que ce fût. Dès le début, de nombreux Californiens blancs avaient méprisé les immigrants chinois qui travaillaient souvent plus dur et pour moins cher qu'ils n'étaient eux-mêmes prêts à l'accepter. Des violences sporadiques contre les Chinois éclatèrent bientôt dans les régions aurifères, puis s'étendirent tout le long de la côte avant de gagner l'intérieur des terres.

Les forces hostiles aux Asiatiques tournèrent ensuite leur attention contre les Japonais. En février 1905, le *San Francisco Chronicle* donna le ton d'une avalanche d'éditoriaux féroce anti-japonais : « L'invasion japonaise » ; « Le problème du moment » ; « Les Japonais, une menace pour les Américaines » ; « Le crime et la pauvreté avancent main dans la main avec les travailleurs asiatiques ». En mai 1924, le président Calvin Coolidge signa la loi Johnson-Reed qui ferma pour de bon la porte à toute nouvelle immigration japonaise à compter du 1<sup>er</sup> juillet de cette année-là.

Aux États-Unis, les Issei en avaient froid dans le dos. Désormais, ils ne pouvaient plus se nourrir d'illusions. Empêchés de devenir citoyens, coupés de leur famille restée au Japon et dans l'impossibilité de les rejoindre, écartelés entre deux pays s'éloignant l'un de l'autre, chacun campé dans une attitude de plus en plus belliqueuse,

ils voyaient se rompre le lien avec leur pays natal. Leur avenir reposait entièrement sur les espoirs et les rêves qu'ils nourrissaient pour leurs enfants américains. Eux, au moins, semblaient avoir un avenir aux États-Unis.

Pourtant, au printemps 1942, cet avenir s'était subitement assombri. Ils devaient endurer avec leur famille des déplacements forcés, ils étaient privés de leurs moyens de subsistance, leurs droits étaient limités et ils devaient se préparer à une détention de masse.

Néanmoins, tous les cœurs de leurs compatriotes n'étaient pas endurcis contre eux. Comme la date d'expulsion de la famille Tokiwa approchait, de jeunes amis leur tendirent la main, s'efforçant de les aider, à une époque où aider quiconque portait un nom japonais était franchement mal vu, leur apportant un soulagement soudain et inattendu.

Quelques années auparavant, deux frères qui vivaient un peu plus bas que les Tokiwa sur River Road – Ed et Henry Pozzi – avaient soudainement perdu leurs parents. Les Pozzi étaient eux-mêmes des immigrés, une famille suisse italienne, et comme c'était la tradition dans leur pays d'origine, ils avaient fait de leur propriété une exploitation laitière. Quand ils étaient enfants, et même plus âgés, Rudy, ses frères et sa sœur aimaient traîner avec les Pozzi. Vautrés sur des meules de foin dans leur grange, ils se gointraient de fromage frais et de sandwiches de charcuterie. Et réciproquement, les jeunes Pozzi étaient proches des Tokiwa, ils allaient souvent chez eux, jouaient avec les enfants, appelaient Fusa et Jisuke « Maman et Papa ». Quand, à peine sortis du lycée, ils s'étaient retrouvés orphelins, les garçons avaient dû s'occuper du jour au lendemain d'une exploitation laitière dont ils ne savaient que faire alors que la Grande Dépression sévissait. En peu de temps, la banque menaça de saisir tout ce qu'ils possédaient.

Abattus, ils demandèrent conseil aux Tokiwa. Jisuke leur fit remarquer qu'ils élevaient des vaches sur l'une des terres les plus fertiles du pays.

« Exploitez-la, leur conseilla-t-il.

– Mais on ne connaît rien à l'agriculture !

– On va vous apprendre comment faire », les rassura Jisuke.

Et il tint sa promesse, leur transmettant tout ce qu'il savait, depuis l'entretien d'un tracteur jusqu'à la sélection des graines. En quelques mois, les garçons étaient devenus des agriculteurs<sup>1</sup>.

---

1. Les frères Pozzi deviendraient rapidement des multimillionnaires en cultivant de la salade, prospérant jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle.